

ROBERT LE RESSUSCITÉ

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

ROBERT

LE

RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

ET

CONSTANT GUÉROULT

auteurs de

Blanche de Savenières, Roquevert l'Arquebusier, Laurence de Montmeylian, etc., etc.

I

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHATEAU

DE FENESTRANGE.

CHAPITRE PREMIER

I

L'auberge.

Il était midi ; le soleil brillait au milieu d'un ciel pur et la chaleur était extrême, quoiqu'on fût alors à la fin d'octobre.

A quelques lieues de la ville d'Evreux, deux hommes, très différents d'aspect, cau-

saient debout sur le seuil d'une auberge de si triste apparence, qu'on l'eût prise pour le repaire abandonné de quelque famille de bohêmes. C'était une espèce de caverne creusée dans le roc vif et fermée par une grossière clôture composée de planches et de terre glaise.

Cette auberge formait le centre d'un sombre carrefour auquel aboutissaient trois groupes de roches boisées, disposées en triangle irrégulier et dont les hauteurs dominaient un magnifique point de vue : d'abord, une plaine immense, puis, au milieu de la plaine, un amas de roches

noires et nues, couronnées d'un vieux château-fort d'un aspect formidable, ayant quatre tourelles à ses quatre angles et au milieu une tour noire et sinistre qui se dressait comme un fantôme; puis, encore, la plaine fermée au loin par une ceinture de roches sombres dont les parois luisantes se réflétaient dans les eaux limpides d'une petite rivière.

Le premier, c'est-à-dire le plus remarquable au premier abord des deux personnages dont nous venons de parler, était un homme de haute taille, de large encolure et dont les membres épais annon-

çaient une force herculéenne, une espèce de Goliath.

Malheureusement, son visage coloré outre mesure et un peu rugueux à l'œil, ses grands yeux ternes, son front bas, bombé, presque entièrement couvert par une chevelure noire, rude et emmêlée, attestaient clairement que si la nature lui avait accordé une vigueur presque surhumaine, elle l'avait médiocrement partagé du côté de l'intelligence.

L'autre individu était un enfant de quinze ans à peine, dont la petite taille et le corps

grêle formaient un contraste burlesque avec la magnifique charpente de son compagnon.

Il ne rachetait pas cette chétive apparence par une tête de chérubin ; son visage était pâle et plat, son nez large et épaté, ses yeux ronds et ses cheveux d'un blond fade et jaunâtre, tirant singulièrement sur le roux. Mais cette laideur était atténuée par une expression d'intelligence et de malice qui perçait dans tous ses traits et à laquelle son regard ajoutait parfois un air de ruse et de méchanceté.

La conversation était interrompue de-

puis quelques instants; le Goliath, immobile et les bras croisés sur la poitrine, avait un air profondément triste et piteux; le petit bonhomme, au contraire, montrait une mine assez réjouie et semblait sourire intérieurement en jetant de temps à autre un regard ironique sur son robuste compagnon.

— Mille diables d'enfer! que j'ai faim! s'écria tout à coup l'hercule d'une voix de tonnerre et en levant énergiquement son poing qu'il laissa retomber comme une masse.

— Mon oncle Guiscard, dit le petit bon-

homme d'une voix douce et calme, rappelez-vous toujours une parole de l'Ecriture-Sainte que nous répète souvent M. le curé en sa chaire, et par laquelle il est dit que Dieu donne toujours la pâture aux petits oiseaux du ciel.

— Les petits oiseaux, c'est possible ; ils mangent, eux, s'écria l'oncle Guiscard avec un redoublement de furie ; mais moi, par les tripes de Satan, voilà vingt-quatre heures que je n'ai mangé.

— Mon petit oncle Guiscard, reprit le jeune homme avec le même sangfroid, j'ai

souvent entendu dire par le physicien du château de Fenestrange qu'on mourait plutôt d'indigestion que de diète.

— Mais on meurt de faim, animal, hurla Guiscard hors de lui, et c'est ce qui pourra bien m'arriver si je reste encore vingt-quatre heures sans nourriture. Que le ciel te confonde, avec ta diète!

— Vous avez tort de vous emporter, petit oncle Guiscard, répliqua le jeune homme toujours impassible; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt et pour

vous engager à éviter avec soin les indigestions.

— Je crois vraiment qu'il a résolu de me faire damner, murmura Guiscard entre ses dents.

— Après ça, dit le petit homme, aussi vrai que je suis votre neveu et que je m'appelle Clochepain, c'est un peu votre faute si vous souffrez de la faim; il n'y a vraiment pas de bon sens d'être si grand et si gros que ça dans un temps de disette.

— Que Lucifer m'étrangle, dit Guiscard

anéanti, si j'ai jamais entendu raisonnements pareils à ceux qui passent par l'esprit de cet imbécille-là. Voyons, crois-tu que je puisse m'amoindrir à mon gré suivant la disette?

— Ça, dit Clochepain, ça ne me regarde pas, c'est votre affaire; mais, moi, voyez comme je supporte la famine; je suis si petit, il me faut si peu.

— Si peu! si peu! Encore te faut-il quelque chose, et il n'est pas entré une bouchée de pain ici depuis le dernier morceau que nous avons partagé hier

matin. Clochepain, il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas clair.

— Je ne vous comprends pas, petit oncle, répondit Clochepain de l'air le plus naïf.

— Tu es le camarade intime du petit Lorenzino, le page de monseigneur le comte de Fenestrange, et tu pourrais bien trouver au château les vivres qui nous manquent ici.

— D'abord, dit Clochepain, Lorenzino n'est plus un camarade pour moi; je ne

sais ce qu'il a depuis quelque temps, il est devenu tout à coup grave et soucieux comme un homme. Et puis, vous savez bien, petit oncle, que le château est fermé pour tout le monde depuis que le pays est battu par les routiers du chevalier d'Aubercicourt, et que le comte, dans la crainte d'une surprise par ruse ou trahison, ne fait d'exception pour personne, pas même pour moi, moi, Clochepain !

— Eh ! oui, certes, je sais cela, et voilà pourquoi je ne comprends pas... à moins que tu ne te nourrisses des champignons des bois ou du gland des chênes, car je

t'ai vu hier entrer dans le petit taillis qui se déroule là-bas, à cent pas du château, et tu n'en es sorti qu'au bout de deux heures; je me suis même aperçu que tu avais l'œil plus vif et la mine plus réjouie qu'au départ, comme si tu venais de te restaurer l'estomac.

— Mon petit oncle, j'ai remarqué que l'air des bois a quelque chose de fortifiant, qui peut au besoin servir de nourriture pour un corps frêle et peu exigeant comme le mien; voilà pourquoi je vais passer tous les jours deux heures dans le taillis.

L'oncle Guiscard paraissait peu con-

vaincu; il allait répliquer quand son attention fut tout à coup attirée ailleurs.

— Regarde donc là-bas, dans le sentier qui aboutit ici, dit-il à Clochepain, est-ce que tu ne distingues pas quelque chose comme un voyageur, toi qui as de bons yeux?

Clochepain tourna ses petits yeux ronds et perçants dans la direction que lui désignait son oncle.

Triste pratique, dit-il enfin, le pauvre

diable est à pied et n'a qu'un bissac pour tout bagage.

— Ce n'est pas sur celui-là qu'il faut compter pour faire grande dépense chez nous, dit Guiscard désappointé.

— Fût-il riche comme le roi d'Angleterre, quelle dépense voulez-vous qu'il fasse, puisque vous n'avez même pas un morceau de pain à lui vendre.

Guiscard regarda son neveu en silence, frappé de la force de ce raisonnement.

— Hélas! hélas! dit-il en secouant tristement la tête, où est le bon temps où tout le pays était traversé par des bandes de routiers qui venaient boire et festoyer ici!

— Braves routiers, aimables tards-venus, honnêtes malandrins qui, après avoir écorché les autres, se laissaient écorcher eux-mêmes de si bonne grâce! dit Cloche-pain, en parodiant la mine mélancolique de son oncle.

— Mille légions de diables! que j'ai donc faim, cria pour la vingtième fois l'oncle

Guiscard, en portant violemment la main à sa poitrine.

— Petit oncle, répliqua Clochepain, toujours tranquille et souriant, je vous préviens que la colère creuse l'estomac; je vous engage donc à rester calme et à prendre votre mal en patience.

— Vraiment! je ne sais qui me tient de te dévorer toi-même, dit Guiscard en lui jetant un regard de travers.

— Mauvaise idée! petit oncle, mauvaise idée, je vous jure; vous trouveriez peu de

chair et beaucoup d'os, et pour un homme qui aime le gras, car vous aimez le gras...

— Allons, tais-toi! dit brusquement Guiscard, voilà le voyageur.

En effet, l'individu qu'ils avaient aperçu à l'autre extrémité du sentier n'était plus qu'à vingt pas de l'auberge.

C'était un homme de cinquante ans environ, de taille moyenne, dont les traits amaigris et les épaules un peu affaissées annonçaient de longues fatigues. Ses habits étaient usés, mais sans avoir cepen-

dant l'air misérable et dépenaillé qui distinguait ceux de Guiscard et de son neveu. Il s'appuyait sur un bâton vert fraîchement coupé dans quelque forêt et semblait porter avec peine le bissac jeté sur son épaule.

Arrivé à l'auberge, il s'arrêta, jeta un regard sur les deux hommes, puis sur l'habitation et parut hésiter. Il est vrai que Guiscard et Clochepain avaient toute l'apparence de deux bandits, et que l'auberge, en dépit de la branche de pin qui indiquait au voyageur sa destination hospitalière, ressemblait singulièrement à une caverne de brigands.

— Il fait bien chaud aujourd'hui, camarade, lui dit Guiscard d'une voix engageante, est-ce que vous passerez devant mon auberge sans vous rafraîchir? Je vous préviens qu'il y a encore trois grandes lieues d'ici Evreux, et que vous n'en trouverez pas d'autre sur votre chemin.

— Alors, je ne serai pas si sot que de laisser échapper l'occasion, dit le voyageur.

Et, prenant résolûment son parti, il entra.

— Par une telle chaleur, on a plus soif

que faim, reprit Guiscard, vous boirez bien une bouteille de cidre, n'est-ce pas?

— Très volontiers, répondit le voyageur.

Il s'assit et déposa à terre son bissac qu'il mit entre ses jambes, comme s'il eût contenu un trésor.

— Une bonne bouteille de cidre, il n'y a rien de tel pour rendre à un homme la force et la gaîté.

— Du cidre et du pain, car je ne bois jamais sans manger, dit le voyageur.

— C'est que nous avons du pain si dur, mais si dur, dit Guiscard...

— Que vous auriez beaucoup de peine à le manger, acheva Clochepain d'un ton goguenard.

— Ah! si ce n'est que cela, ne vous inquiétez pas, dit le voyageur, j'ai du pain frais dans mon bissac.

Et, ouvrant un des côtés de son bissac, il en tira une énorme miche de pain dont la mie compacte et la croûte brune et ra-

boteuse avaient un aspect très appétissant.

— Cornebœuf ! quel beau pain ! s'écria Guiscard, qui sentit subitement l'eau lui venir à la bouche.

— Puisque le vôtre est si dur, partageons celui-là ensemble, dit le voyageur.

— Oh ! ce ne serait que pour vous tenir compagnie, répondit Guiscard d'un air de profonde indifférence.

— Je puis même attester que ce serait

un vrai sacrifice, ajouta Clochepain, car nous venons de déjeûner à l'instant, et d'ailleurs mon oncle Guiscard n'aime que le pain blanc. Il est comme cela fort et robuste en apparence; eh bien, pas du tout : il a un estomac de jeune fille, et il suffirait de deux bouchées de ce pain noir pour le rendre malade.

— Si c'est ainsi, dit le voyageur en reprenant le morceau de pain qu'il avait poussé devant Guiscard, je serais désespéré...

— Mais du tout, du tout, s'écrìa Guis-

card en jetant à son neveu un regard furieux, ou diable a-t-il pris cette idée-là ?

— Je le connais, reprit Clochepain, il voudra en manger absolument pour n'avoir pas l'air de faire fi de ce que vous lui offrez de si bonne grâce; mais je frémis quand je songe à l'état où va le mettre cet excès de délicatesse.

— Du moment que c'est ainsi, il n'en aura pas une bouchée, soyez tranquille, dit le voyageur en serrant son pain après en avoir coupé un morceau.

— Veux-tu aller chercher le cidre à la cave? s'écria Guiscard d'une voix formidable.

— J'y vais, je pars maintenant plus rassuré, répondit Clochepain en jetant sur son oncle un regard plein d'une tendre sollicitude.

Et il partit.

Au moment où Clochepain avait prononcé le nom de Guiscard, le voyageur avait levé tout à coup les yeux sur celui-ci et l'avait examiné avec attention ; puis il

avait repris subitement l'air calme et indifférent qu'il avait en entrant dans l'auberge.

— Dites-moi, camarade, dit-il à Guiscard dès que Clochepain eut disparu, ce vieux château-fort qui se dresse là-bas si sombre et si noir au milieu de la campagne, n'est-ce pas le fameux château de Fenestrange, qui a supporté tant d'assauts contre les Anglais et que l'on dit imprenable ?

— Et l'on a raison, répondit Guiscard, tout en s'emparant comme par distraction

d'une bouchée de pain avec laquelle il se mit à jouer, une armée entière ne pourrait prendre le château de Fenestrange, tant il est bien assis sur sa base de granit et bien fortifié de fossés, de ponts-levis, de tourelles et muni d'hommes et d'engins de toutes sortes.

Et feignant de se moucher, Guiscard avala la bouchée de pain.

— J'ai beaucoup entendu parler du comte de Fenestrange comme d'un vieillard fort brave, mais dur envers les siens, reprit le voyageur.

A son tour, Guiscard jeta sur celui-ci un regard inquisiteur, et sa physionomie exprima aussitôt une extrême surprise; mais il n'en laissa rien voir au voyageur.

— Ce qu'on vous a dit là n'est pas tout à fait exact, reprit-il; le comte n'est dur qu'envers sa femme.

— Ah! la comtesse existe toujours! dit vivement le voyageur.

Et il respira comme soulagé d'un poids énorme.

— Oui, elle existe, mais si malheureuse

qu'autant vaudrait-il qu'elle fût morte. Quant à ses deux fils, le comte les aime, mais particulièrement le dernier, Raoul de Fenestrange ; il laisse voir en toute occasion qu'il le préfère à Robert, son aîné.

— Et à quoi attribue-t-on dans le pays la dureté du comte envers sa femme?

— Oh! c'est toute une longue histoire, répondit Guiscard, tirant adroitement à lui un morceau de pain qu'il couvait de l'œil depuis un instant.

Il allait le porter à sa bouche, quand

une main s'avança et le lui arracha brusquement.

— Hélas ! petit oncle Guiscard, s'écria Clochepain, car c'était lui, vous voulez donc votre mort ?

Et il dévora en un clin d'œil ce délicieux morceau que Guiscard vit disparaître avec une expression déchirante. Puis, passant du désespoir à la fureur, ses yeux flamboyèrent et l'on eût pu croire qu'il allait écraser son frêle neveu d'un coup de poing si la voix de son hôte ne l'eût rappelé à lui-même.

— Versez donc, je vous prie, dit-il en tendant son verre, car la soif m'étrangle.

Guiscard remplit deux gobelets, et tous deux trinquèrent.

— Sur mon âme! dit le voyageur en posant le verre sur la table après avoir bu, je vous jure que le sort de cette pauvre comtesse de Fenestrange m'intéresse beaucoup, quoique je ne la connaisse nullement. Contez-moi donc son histoire, je vous prie, cela me fera grand plaisir.

— Je n'en ferais rien, si tout le monde ne la savait dans le pays, car c'est une

aventure qui fait beaucoup de tort à sa réputation.

— Aurait-elle trahi ses devoirs envers son époux ?

— Tout le prouve, et cependant je n'ai jamais pu le croire, et beaucoup de gens en doutent comme moi malgré l'évidence. Voilà ce que c'est : Il y a une vingtaine d'années, environ, le comte de Fenestrange, marié depuis trois ans à l'une des plus belles et des plus riches héritières de la Normandie, commença à s'éloigner fréquemment de son château, et chaque fois

qu'il y rentrait, on remarquait qu'il était sombre, taciturne et fort maussade avec sa jeune épouse. On pensa naturellement que le comte délaissait sa femme pour quelque maîtresse, et quelques-uns des seigneurs qui fréquentaient alors le château de Fenestrange tâchèrent de faire tourner cet abandon à leur profit en accablant la comtesse d'hommages et de galanteries. Mais la pauvre femme adorait son mari, malgré tous ses torts, et personne ne put réussir à toucher son cœur, ce qui lui donna dans tout le pays une haute réputation de vertu. Les choses allaient ainsi depuis un an à peu près, lorsqu'une nuit d'hiver les domestiques et les hommes

d'armes du château furent réveillés tout à coup par un grand bruit de cris, de pleurs et d'injures qui se faisait du côté de l'appartement de la comtesse. Ils y coururent tous en foule, et là ils virent la comtesse agenouillée devant son époux, moitié vêtue, les cheveux épars, le visage baigné de larmes et répétant sans cesse : « Messire, messire, je jure Dieu que je suis innocente ! » Le comte, lui, tenait en main son épée tirée hors du fourreau et jetait des regards étincelants de fureur, tantôt sur sa femme, tantôt sur un gentilhomme qui, debout en face de lui, et tenant également son épée nue à la main, le regardait d'un air de bravade et d'ironie. Ce gentilhomme

était un certain chevalier de Tressac qui n'était venu que deux fois au château et avait laissé entrevoir une grande passion pour la comtesse.

— Voilà un récit fort curieux, s'écria le voyageur en buvant un verre de cidre.

— Et tout à fait touchant, ajouta Clochepain en achevant de dévorer la croûte de pain qu'il avait arrachée de la bouche de Guiscard.

Guiscard jeta sur son neveu, puis sur le voyageur, un regard qui exprimait autant

de malice que son esprit pouvait en contenir, puis il reprit :

— Quand le comte vit arriver tous ses serviteurs, il releva sa femme, la repoussa brutalement dans sa chambre, dont il ferma la porte, et se tournant vers le chevalier de Tressac :

— Seigneur, lui dit-il, persistez-vous dans la déclaration infâme que vous venez de me faire.

— Non-seulement j'y persiste, répondit le chevalier d'un ton dédaigneux, mais

je vous donne la preuve de ce que j'avance.

Et il lui montra, passé à son doigt, un anneau que le comte, et les serviteurs eux-mêmes, reconnurent pour appartenir à la comtesse.

« Oh ! maintenant, s'écria le comte, enragé de fureur, tu ne sortiras pas vivant de mes mains.

« C'est ce que nous verrons bien, répondit le chevalier, toujours calme et ironique. »

Ils s'éloignèrent tous deux, le comte défendant que personne les suivît, et disparurent bientôt derrière les murailles du château.

On ne pouvait rien voir, mais on entendit le cliquetis des épées, et à la violence des coups, à la longueur du combat, on put juger de l'acharnement des deux adversaires et de la haine qui les animait l'un et l'autre.

Enfin, au bout d'un quart d'heure d'une lutte furieuse, le bruit cessa tout à coup, et l'on entendit comme la chute d'un corps,

puis un galop de cheval, puis un silence complet.

On sortit alors et l'on trouva le comte de Fenestrange étendu immobile sur le gazon et la poitrine percée de deux blessures par lesquelles il perdait tout son sang.

Son physicien, qui était fort habile, le rappela à la vie, mais il resta quinze jours entiers cloué dans son lit et fut deux mois sans pouvoir sortir du château.

— Et vous dites que ceci se passait?... demanda le voyageur.

— Il y a quelque vingt ans, juste à l'époque de la naissance de Raoul de Fenestrange, le dernier des deux fils du comte. Outre cette circonstance, il en est une autre qui me frappa vivement alors et contribua à graver dans mon esprit la date de cet événement : j'étais en ce temps-là l'un des hommes d'armes du comte de Fenestrange, et j'avais pour compagnon un certain Gauthier, qui disparut deux mois après ce fameux duel, c'est-à-dire le lendemain de la naissance de Raoul, coïncidence qui me fit croire qu'il devait avoir joué quelque rôle mystérieux dans toute cette affaire. Ce fut sans doute aussi la pensée du comte, qui pourrait bien le faire

pendre haut et court si jamais il se hasardait à remettre le pied sur ses terres.

— Oh ! oh ! fit le voyageur.

— C'est pourquoi, dit Guiscard en posant sa main large et nerveuse sur l'épaule de celui-ci, je t'engage à ne pas faire un trop long séjour en ce pays, mon brave Gauthier.

Le voyageur fit un bond sur lui-même à ce nom.

— Allons, ne te cache pas de moi plus

longtemps, va, ajouta Guiscard, c'est inutile, et d'ailleurs tu n'as rien à craindre de ton vieux compagnon.

— Eh bien ! c'est vrai, dit le voyageur, je suis Gauthier comme tu es Guiscard, je ne m'en cacherai pas davantage.

— Et pourquoi diable viens-tu risquer ta peau dans un pays où elle est si aventurée ?

— C'est ce dont je vais te faire confidence, et d'autant plus volontiers que tu pourras m'être utile dans l'exécution du projet qui m'amène ici.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Briquet.

Comme Gauthier allait prendre la parole, Guiscard lui posa la main sur le bras.

— Un instant, dit-il; avant de prononcer un seul mot, donne-moi un morceau

de pain ; car maintenant que j'ai reconnu en toi un ancien ami, je puis franchement t'avouer qu'il n'y en a pas une bouchée dans la maison.

— Excepté celui qui est si dur, dit Gauthier.

— Ni dur, ni tendre ; voilà vingt-quatre heures que j'en ai oublié le goût.

— Que ne me disais-tu cela plutôt, mon pauvre Guiscard, s'écria Gauthier.

Et tirant son pain du bissac, il le posa

devant son ancien compagnon d'armes et se disposa enfin à parler.

— Un instant encore! s'écria Guiscard tout en enfonçant dans le pain noir deux rangées de dents blanches, si je n'ai rien sur l'estomac, j'ai quelque chose sur le cœur, une petite dette que j'ai hâte de payer.

Et il allongea vivement la main pour s'emparer de son neveu; mais celui-ci, qui ne le quittait pas du regard depuis un instant, bondit lestement en arrière, et en deux sauts se trouva hors de l'auberge.

— Ah! petit oncle Guiscard, dit-il alors en ricanant, vous vouliez me prendre en traître, ça n'est pas gentil.

— Oh! je te rattraperai, dit Guiscard avec un geste de menace, et je te ferai repentir du tour que tu m'as joué.

— Eh! que t'a-t-il donc fait, le pauvre garçon? demanda Gauthier.

— Ce qu'il m'a fait? s'écria Guiscard hors de lui; mais il m'a empêché de prendre cet excellent pain noir, quand la faim me dévorait les entrailles.

— Bah! ne pense plus qu'à manger et laisse-le tranquille; il y a plus de malice que de méchanceté dans son fait.

— C'est possible, mais je n'en jurerais pas; car je n'ai jamais pu parvenir à déchiffrer son caractère, quoiqu'il soit mon neveu, et le diable lui-même serait bien embarrassé de dire ce qu'il a au fond de l'âme.

— C'est justement ce qui me rassure à l'égard du malin esprit, dit Clochepain: ne connaissant pas mon côté faible, il ne saura comment m'attaquer.

Guiscard haussa les épaules et se rassit, renonçant à poursuivre Clochepain qui, à ce jeu, devait avoir sur lui tout avantage.

— Allons, parle, je t'écoute, dit-il à Gauthier.

— Apprends-moi d'abord, répondit celui-ci, quelle est la position de la comtesse de Fenestrange et comment elle est traitée par son mari.

— Cette position est tout ce qu'il y a de plus triste, dit Guiscard ; la pauvre comtesse vit isolée dans une tourelle du châ-

teau, ne voyant jamais son mari et privée de l'affection de ses enfants, qui ont reçu de leur père l'ordre de ne jamais paraître devant elle. Bref, elle vit séparée du monde comme une pestiférée, comme si le pape avait jeté sur elle l'anathême et l'excommunication. Personne ne l'approche qu'une domestique chargée de la servir.

— Quoi ! pas un être dans ce château ne prend intérêt à cette pauvre femme?

— Une personne, oui, une seule, dit Guiscard, semble s'intéresser à elle et va lui rendre visite quelquefois ; c'est une

jeune fille, une étrangère, qui vient des pays lointains et qu'on nomme Aïssa la Candiote.

— La Candiote? dit Gauthier.

— Elle est arrivée un jour au château, amenée par Robert de Fenestrange et plusieurs autres chevaliers normands, qui, dans une expédition maritime, l'avaient enlevée, dit-on, à une galère turque qui la conduisait au sérail du grand seigneur. C'est une jeune fille d'une grande beauté, mais d'une beauté étrange et d'un caractère trop sérieux pour son âge.

— Et elle ose voir la comtesse, malgré les ordres du comte de Fenestrange?

— Elle exerce, dit-on, un empire inexplicable sur tous les habitants du château et sur le comte lui-même, qui ferme les yeux sur ses visites à la comtesse.

— Quand je suis parti, dit Gauthier, les deux fils du comte étaient deux enfants au berceau; que sont-ils devenus en grandissant?

— Robert, l'aîné, a tout le caractère des Fenestrange, en même temps que le

physique. Il est grand, bien fait et fort beau de visage, avec une épaisse chevelure noire, des yeux noirs et des traits pâles. Violent et emporté comme son père, il est doué comme lui d'un grand cœur, d'un courage à toute épreuve et d'une haute intelligence. Il est aimé de tous les vassaux de Fenestrange, et très recherché des gentilshommes de la contrée, qui vantent tous sa franchise et sa loyauté. Au reste, grand amateur de voyages et chercheur d'aventures, il a fait entr'autres une absence qui n'a pas duré moins de quatre années, et il n'est de retour que depuis peu.

— Et Raoul? demanda Gauthier avec une expression de vive curiosité.

— Oh ! Raoul, c'est tout autre chose, dit Guiscard en baissant un peu la voix ; celui-là, au contraire, n'a rien de ce qui a distingué de tout temps les Fenestrange. Entre nous, il n'est pas beau et il a l'air sournois en diable. Quand il passe à cheval dans un champ au milieu des malheureux occupés à la moisson, il les regarde tous l'un après l'autre avec un grincement de bête fauve comme s'il ruminait quelque mauvais coup. Aussi tous tremblent quand ils l'aperçoivent, et nul ne lèverait les yeux sur lui pour un trésor. Il est vrai de

dire que leur terreur n'est pas sans motif, et qu'il a parfois cruellement maltraité plusieurs d'entre eux. Enfin, quoique tout jeune, puisqu'il a vingt ans à peine, juste un an de moins que son frère, il se plaît dans le mal et semble y trouver tout son plaisir.

— Les deux frères s'aiment-ils au moins ?

— Non ; Robert témoigne beaucoup d'indifférence pour Raoul, mais Raoul éprouve pour son frère une haine profonde et d'autant plus redoutable qu'il la

dissimule de manière à tromper tous ceux qui n'ont pas pénétré son caractère.

— Oui, oui, cela devait être, murmura Gauthier comme se parlant à lui-même.

— Tiens, reprit Guiscard, tu sais qu'on ne m'a jamais reproché de manquer de courage, eh bien! je te jure que je ne puis voir passer cet homme devant mon auberge sans trembler comme une femme.

— C'est pourtant vrai, dit Clochepain en haussant les épaules.

— Tu es donc bien brave, toi ? lui demanda Gauthier.

— Moi, brave ! oh ! non, mais je suis aussi sournois que messire Raoul de Fenestrange, quand ça me convient ; voilà pourquoi, au lieu de le craindre, comme mon oncle Guiscard, je n'ai pas hésité à lui déclarer la guerre... oh ! mais tout bas, au fond du cœur, et nous verrons qui des deux aura le dessus.

— Ah ça ! tu lui en veux donc, toi, à ce Raoul ?

— Oh ! oui, je lui en veux, dit Clochepain en serrant les dents.

— Que t'a-t-il donc fait?

— Je vais vous le dire. J'avais un chien qui se nommait Briquet et que j'aimais encore plus que mon oncle Guiscard, un beau chien au poil long et soyeux, taché de noir et blanc, qui n'aimait que moi, me suivait partout, léchait ceux qui m'aimaient, mordait ceux qui voulaient me battre, enfin un frère plutôt qu'un chien. Je l'aimais tant, voyez-vous, que j'aurais donné un des yeux de ma tête pour sauver sa vie, si elle eût été en danger. Or, un jour que je courais par la forêt avec Briquet, voilà que je me trouve tout à coup

face à face avec messire Raoul et cinq à six gentilshommes qui chassaient le sanglier avec lui. Malheureusement pour moi, ils avaient perdu la trace de l'animal et rentraient au château tout maugréants. Je me range humblement pour leur faire place, et mon pauvre Briquet, comme s'il eût compris le danger qu'il courait en ce moment, vint se ranger et s'aplatir à mes pieds, léchant ma chaussure et levant sur moi un œil craintif. Comme il était de très méchante humeur, messire Raoul me détacha en passant un coup de houssine qui me fit jaillir le sang du visage; la souffrance fut vive, mais je m'y attendais; je ne soufflai mot, espérant que sa colère al-

lait se passer ainsi. Je me trompai ; il aperçut Briquet.

— Messeigneurs, s'écria-t-il d'un air tout joyeux, il me vient l'idée d'une récréation tout à fait divertissante.

Je me sentis frissonner jusqu'à la racine des cheveux.

Tout le monde fit cercle autour de lui.

— Le sanglier nous a échappé, dit-il, et cependant je ne veux pas que nous rentrions au château sans rapporter un gibier

quelconque. Eh bien! au lieu d'un sanglier, ce sera un chien, celui que vous voyez couché aux pieds de cet imbécille.

Il appela un de ses valets et, lui désignant Briquet, donna ordre qu'il fût suspendu à une branche d'arbre, la tête en bas.

Je connaissais messire Raoul, je compris que toute prière serait superflue et que mon pauvre Briquet était bien perdu sans ressource ; mais je voulus lui donner un avertissement pour qu'il s'en souvînt un jour.

— Monseigneur, lui dis-je, je vous en supplie dans votre intérêt même, ne faites pas de mal à ce pauvre chien, le seul ami que j'aie au monde; quelque chose me dit que cela vous portera malheur.

— Allons, dépèche-toi, dit-il au valet, et si ce misérable ajoute un mot, qu'on le mette à la place de son chien!

Le valet prit le pauvre animal, qui me jeta des regards lamentables pour me reprocher de l'abandonner lâchement, lui qui m'avait si souvent défendu au péril de sa vie, et bientôt je le vis suspendu à un arbre par les deux pattes de derrière.

— Maintenant, dit messire Raoul, nous allons nous mettre à vingt pas et éprouver notre habileté en lançant l'un après l'autre nos couteaux de chasse sur cet animal.

Cette proposition fut accueillie avec transport et le jeu commença aussitôt. Mon premier mouvement fut de fuir pour ne pas entendre les cris de mon pauvre Briquet, qui courait la chance d'être mis en lambeaux avant de mourir ; mais une réflexion me retint.

Déjà mon cœur s'était ouvert à l'idée de la vengeance ; je voulus le remplir de

ma douleur et de ma haine pour qu'il ne pût jamais oublier ni pardonner. Je restai donc ; seulement je me retournai, car je sentais la sueur inonder mon visage, et je crois que je serais devenu fou si j'eusse regardé cette terrible scène.

Cela dura une heure ! une heure pendant laquelle j'entendis vingt fois mon chien, quand une lame l'atteignait, pousser des hurlements qui me donnaient comme un vertige dans l'âme. Oh ! les terribles serments de vengeance que je fis durant cette heure !

Enfin, ils partirent, emportant avec eux

le cadavre de mon pauvre Briquet, et moi je rentrai ici en pleurant. Vous savez maintenant pourquoi j'ai déclaré une guerre à mort à messire Raoul de Fenestrange.

Après ce récit, Clochepain se tut et devint tout rêveur.

— Imbécille ! murmura Guiscard en passant sa main sur ses yeux, ne voilà-t-il pas que je pleure aussi, moi !... pour un chien !... Il est vrai que c'était une belle et bonne bête que Briquet.

Puis s'adressant à Clochepain :

— Allons, lui dit-il, arrive ici, je te par-

donne ton espiéglerie, car après tout, tu as du bon, sauf que tu es un peu fou de parler de guerre entre toi et messire Raoul..

— Ah! vous croyez que je suis fou, dit Clochepain en regardant fixement son oncle, eh bien! c'est ce que nous verrons plus tard, si nous avons à vivre tous les deux.

— Y penses-tu? dit Guiscard, un pauvre misérable comme toi : petit, chétif, sans sou ni maille, oser entrer en lutte avec un Fenestrange, qui double sa puissance et

sa force par une méchanceté que redoutent les plus énergiques! Je te dis que tu perds l'esprit.

— Je suis petit et faible, il est gentilhomme et redouté de tous, c'est vrai, dit Clochepain ; mais j'ai faim de cette vengeance, mon idée fixe, la passion et le besoin de toute ma vie ; j'ai résolu de le poursuivre jusqu'à ce que l'un de nous disparaisse ; j'ai fait d'avance le sacrifice de tout ce qui pourrait m'empêcher d'atteindre mon but. Voilà pourquoi je suis plus fort que lui dans ma faiblesse, voilà pourquoi je suis sûr de le vaincre et de

tenir le serment que j'ai fait de venger un jour mon pauvre Briquet.

— Pour un chien ! ça n'a pas le sens commun. Tu réfléchiras et tu reviendras de cette folle idée, dit Guiscard.

Puis, s'adressant à Gauthier qui était absorbé dans ses réflexions depuis un instant :

— Mais, lui dit-il, voilà qui nous éloigne beaucoup de notre sujet ; n'avais-tu pas quelque chose à me dire concernant la comtesse de Fenestrange ?

— Oui, j'ai un service important à te demander.

— Tout ce que tu voudras.

— J'ai là, dans ce bissac, des papiers de la plus haute importance à faire parvenir à la comtesse; veux-tu te charger de les lui porter?

— Hélas! mon pauvre Gauthier, c'est absolument comme si tu me priais d'aller à moi seul chercher notre roi Jean à Londres, où il est prisonnier, et de le ramener en France de vive force.

— Comment cela ?

— Apprends donc que le vieux comte de Fenestrange ne laisse pénétrer âme qui vive dans son château, hors ses serfs et vassaux, à l'époque où ils viennent rendre leurs comptes et payer leurs redevances. Depuis l'affaire du chevalier de Tressac, il est devenu sombre et pensif comme un vieux sanglier.

— Comment! toi, Guiscard, un de ses anciens serviteurs, on te refuserait l'entrée du château ?

— C'est à peu près sûr; mais en suppo-

sant même que je trouve un biais pour m'y introduire, je n'en serais guère plus avancé, puisque personne, pas même les enfants, ne peut parvenir jusqu'à la comtesse.

— Ainsi, tu ne vois aucun moyen ?

— Aucun, il faut y renoncer.

Gauthier poussa un soupir et parut désolé.

Clochepain fit entendre un ricanement. Guiscard tourna la tête de son côté et

l'aperçut immobile à trois pas de la table, les mains derrière le dos et les regards fixés au plafond avec un air d'attention et de gravité profondes.

— Qu'est-ce qui te fait donc rire, toi? lui dit-il.

— Moi, rire! quelle idée! répondit Clochepain.

— Bah! je comprends fort bien, reprit Guiscard, c'est une manière de dire que je ne sais pas me tirer d'affaire et que tu serais plus habile que moi à trouver un ex-

pédient. Oh ! nous savons que tu ne manques ni de vanité ni d'impertinence !

— Petit oncle Guiscard, vous vous trompez complétement sur mon compte, et je vous jure que je professe pour vous la plus haute vénération. Quant à croire qu'une idée me vient plus vite qu'à vous, ça c'est vrai, j'en suis convaincu, mais à quoi cela tient-il ? A la différence de notre taille, voilà tout.

— Où diable va-t-il chercher ses raisonnements ? s'écria Guiscard anéanti.

— C'est tout simple, reprit Clochepain,

j'ai entendu dire à un savant homme, que tout le monde appelait un philosophe, que nos idées prenaient naissance dans la plante des pieds avant que d'arriver au cerveau ; or, comme vous avez six pieds de hauteur et moi quatre et demi, il est clair...

— Que tu n'es qu'un imbécille ! s'écria Guiscard.

— Si vous y tenez, je le veux bien, petit oncle Guiscard, mais si maître Gauthier veut me confier ses papiers, tout imbécille

que je suis, je me charge de les remettre à la comtesse elle-même.

— Comment arriverais-tu jusqu'à elle, puisque...

— Ça, c'est mon affaire; je me charge de la voir sans que personne se doute seulement de ma présence au château.

— Ce serait donc cette nuit?

— Ce sera en plein jour et avant une heure.

— Je ne demande pas mieux, dit vivement Gauthier.

— Décidez-vous, je reviens tout à l'heure, dit Clochepain.

Et il s'élança dans une espèce d'antre sombre, creusé derrière la salle commune de l'auberge et divisé en deux compartiments qui servaient de chambres à l'oncle et au neveu.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Clochepain.

Gauthier regarda partir Clochepain, puis quand il eut disparu :

— Guiscard, dit-il à son ancien compagnon d'armes, je ne sais si je me trompe, mais je crois que ce petit bonhomme-là a

plus d'esprit et de malice dans la tête, que le bon Dieu n'en a mis dans nos deux cervelles réunies.

— Je n'en voudrais pas convenir devant lui, répondit l'aubergiste en baissant la voix ; mais entre nous, c'est un vrai démon pour la finesse. Outre cela, il est savant comme un clerc, il écrit si bien qu'il copie des manuscrits comme si c'était sa profession ; ce n'est pas tout, il imite toutes les écritures à s'y méprendre. Dernièrement encore il a imité si merveilleusement la signature du tabellion, que celui-ci lui-même y a été trompé.

— C'est vraiment fort beau, dit Gauthier avec admiration, surtout quand on sait modérer cette facilité.

— Que veux-tu dire par là?

— Rien; mais j'ai vu des gens que ce talent-là avait envoyés à la potence.

— La potence! s'écria Clochepain, qui avait entendu la fin de cette conversation; ah! ne craignez rien, je ne serai pas si bête que de jamais m'y laisser prendre!

Gauthier se tourna vers lui et fut tout

surpris de le voir couvert d'une peau de chèvre.

— Ah! ah! mon costume vous étonne, dit Clochepain : c'est que, voyez-vous, quand je veux pénétrer dans le château en cachette, je suis obligé de passer par des chemins où je laisserais tous mes vêtements, si je n'avais soin de les recouvrir de cette peau.

— Quel diable de chemin prends-tu donc?

— Ça, c'est encore mon affaire.

— Eh! j'y suis, s'écria tout à coup Guiscard comme subitement illuminé; c'est par cette route mystérieuse qu'il va tous les jours prendre sa revanche de la famine que nous endurons ici.

— Mon oncle Guiscard, dit Clochepain avec gravité, rien ne peut échapper à votre pénétration.

— Je ne m'étonne plus de son courage à supporter les privations, ajouta Guiscard, et je comprends maintenant le sang-froid avec lequel il m'engageait à prendre mon mal en patience.

— C'est un conseil que je vous donnerai toujours, petit oncle Guiscard, et comme les inspirations d'un homme bien nourri sont plus saines et plus lumineuses que celles d'un homme affamé, vous vous trouverez toujours bien de suivre les miennes de préférence aux vôtres.

— Ah ça! mon pauvre Guiscard, dit Gauthier, si j'en juge d'après l'abondance de vivres qu'on trouve dans ton auberge, il paraît que tu ne fais pas fortune ici?

— Ne m'en parle pas, répondit Guiscard, je crois que je finirai par y mourir

de faim, si je m'obstine à y demeurer plus longtemps. Et pourtant le métier a été bon, mais jadis, quand les routiers remplissaient le pays. Ah! voilà des gens heureux! et une jolie profession! toujours en fête, par voie et par chemin, sans souci de l'avenir, et trouvant partout occasion d'amour et de ripaille. Rien que d'y songer, vois-tu, l'eau m'en vient à la bouche, et je suis presque décidé à m'aller jeter dans une de leurs bandes pour en finir avec la misère. Justement, la plus fameuse de toutes, celle d'Eustache d'Auberticourt, est dans les environs, j'ai bien envie de profiter de cette occasion.

— Et ton neveu, demanda Gauthier, en

jetant un regard oblique à Clochepain, qui était allé s'asseoir dans un coin, qu'en feras-tu ?

— Un routier comme moi, par le diable ! et ce ne sera pas le plus niais, ni le plus mal partagé de la bande quand il y aura quelque bonne rapine à faire.

Clochepain hocha silencieusement la tête.

— Comment, tu refuserais! s'écria Guiscard.

— Mon petit oncle, répondit Clochepain, je vous suis vraiment reconnaissant de vouloir bien vous occuper de mon avenir ; mais il y a longtemps que j'y ai songé moi-même et mon choix est fixé.

— Bah ! s'écria Guiscard stupéfait, ton choix...

— Est fixé, répéta Clochepain d'un ton calme et résolu. Cela vous étonne ?

— As-tu jamais vu chose pareille ? dit Guiscard en se tournant du côté de Gauthier, un enfant !...

— Il paraît qu'il a de l'ambition, ton neveu, répliqua Gauthier.

— De l'ambition, oh oui ! beaucoup, dit Clochepain, mais une ambition noble et légitime !

— Ne voudrais-tu pas être connétable comme messire de Clisson ? demanda Guiscard d'un ton ironique et en le toisant du haut en bas.

— Non, ce n'est pas cela.

— C'est encore heureux.

— Ce que je désire, moi, ce qui est l'unique objet de mon ambition et ce que j'atteindrai un jour, j'en réponds bien, c'est beaucoup moins que cela, suivant l'opinion générale, c'est beaucoup plus, selon moi.

Et en parlant ainsi, Clochepain avait l'air pénétré d'un homme qui songe sérieusement à son avenir.

Gauthier le regardait tout ébahi. Ce petit bonhomme était pour lui un vrai mystère.

— C'est donc bien beau ce que tu voudrais être? s'écria Guiscard.

— Si beau que j'en désespère parfois.

— Ne peux-tu nous dire ce que c'est?

— Non, vous ririez de mon idée ; mais vous verrez cela un jour.

Puis s'adressant à Gauthier :

— Et maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez me donner vos papiers, je suis prêt à partir.

Gauthier prit un petit sachet en cuir caché au fond de son bissac, et en tira une lettre.

— Clochepain, dit-il en la lui remettant, je te confie là un papier de la plus haute importance, un papier d'où dépend l'honneur d'une femme et d'une famille entière. Réfléchis bien à cela avant de t'en charger, et ne l'emporte que si tu es sûr de pouvoir le remettre aux mains de la comtesse elle-même, car s'il fallait qu'il tombât au pouvoir de ses ennemis, tu serais cause que la pauvre femme mourrait victime de la plus horrible des injustices. Cette lettre, dont la recherche m'a coûté des efforts, des fatigues inouïs, c'est plus que la vie pour elle; encore une fois, songe à toute la gravité de la mission dont tu prends la responsabilité, et re-

nonces-y plutôt si tu n'es pas assuré du succès.

— J'en répondrais sur ma tête, dit Clochepain ; fiez-vous donc à moi et soyez sans crainte. Avant une heure, madame la comtesse de Fenestrange aura cette lettre.

— Attends, dit Gauthier, je veux y joindre quelques mots.

— Comment ! toi aussi, tu sais écrire ? s'écria Guiscard au comble de la surprise.

— Pas du tout, mais je vais profiter de

la science de ton neveu ; je lui dicterai ce que je veux dire à la comtesse.

— Ah ! à la bonne heure, observa Guiscard ; je disais aussi...

— Tout le monde n'est pas savant comme ton neveu, tu as raison, acheva Gauthier.

— Allons, va chercher l'encre et l'écritoire, dit Guiscard à Clochepain.

Celui-ci ouvrit une petite armoire, en tira ce qu'il fallait pour écrire et s'asseyant sur un escabeau :

— Dictez, dit-il à Gauthier.

Celui-ci se recueillit un instant et dicta :

« — Madame la comtesse, voici la lettre que je vous avais promise ; je m'étais engagé par serment à vous la rapporter ou à mourir à la peine. Mon serment est rempli... Dieu m'a protégé et soutenu dans les épreuves que j'ai eu à traverser pour venir à bout du projet que j'avais conçu, épreuves cruelles et terribles, puisque ce n'est qu'en Palestine que j'ai trouvé enfin l'homme auquel je voulais demander cette

lettre et qui l'a écrite. Mais ce n'est pas tout : il y avait deux victimes, vous et une autre, innocente créature ! Je n'ai donc accompli que la moitié de ma tâche en vous sauvant, je repars pour accomplir l'autre moitié.

» Adieu, madame la comtesse ; je n'ai pas besoin de vous dire : Priez Dieu qu'il bénisse mes efforts ! Ne sais-je pas que désormais mon nom et le *sien* seront dans toutes vos prières. »

— Voilà ! dit Clochepain, quand il eut fini. Savez-vous signer ?

— Ecris mon nom, je ferai ma croix au dessous.

— Voilà qui est fait.

Et il passa la plume et la papier à Gauthier, qui traça sa croix.

— Maintenant, je puis partir? demanda Clochepain en serrant soigneusement les deux papiers dans sa poitrine.

— Va ; mais surtout je te recommande...

— Inutile, j'ai tout compris.

— Encore faut-il qu'on t'explique...

— Pour qui me prenez-vous donc, mon oncle ; suis-je de ces animaux obtus à qui il faut mettre les points sur les *i* ? J'ai compris. Que vous faut-il de plus ?

— Ah ! par ma foi, dit Guiscard, je suis curieux de voir quel chemin tu vas prendre pour entrer au château de Fenestrange sans être aperçu de personne.

— Ah ! vous êtes si curieux que cela, dit Clochepain ; eh bien ! regardez.

Il s'élança dehors, et au lieu de courir

dans la direction du château, qui était situé à droite de l'auberge, il prit à gauche, c'est-à-dire du côté du petit bois planté à cent pas du vieux manoir.

— Quelle diable de route prend-il donc? dit Guiscard.

— Ce n'est donc pas le chemin ?

— Non, certes.

— Est-ce qu'il se moquerait de nous ? demanda Gauthier avec une vive inquiétude, et ces papiers...

— Oh! ne crains rien, il a compris toute l'importance de tes recommandations, et s'il s'en est chargé, c'est qu'il est sûr de réussir; mais comment? je n'en sais rien, et surtout je ne conçois pas pourquoi il prend par le petit bois, quand ce chemin l'éloigne de plus d'un quart de lieue. Cet enfant-là ne fait rien comme les autres; je veux bien être pendu un jour, si je comprends rien à son caractère.

Il y eut un moment de silence; Guiscard et Gauthier avaient toujours les yeux fixés sur le bois où venait de pénétrer Clochepain.

— C'est étrange, dit enfin Gauthier, dont l'anxiété allait toujours croissant, le bois n'est pas grand, il a déjà eu le temps de le traverser trois fois, et je ne le vois pas reparaître de l'autre côté.

— Je te dis que je ne comprends rien à cet animal-là, s'écria Guiscard en se frappant le front.

Enfin, fatigués de regarder en vain de ce côté, les deux amis s'assirent de chaque côté de la table et se perdirent en conjectures sur la conduite inexplicable de Clochepain.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Le vieux seigneur.

Le château de Fenestrange était un des mieux fortifiés de cette époque, où tout château était une forteresse. Bâti sur une montagne à pic, entouré de fossés profonds, défendu par des murailles d'une

épaisseur et d'une solidité à braver l'effort des engins les plus meurtriers, il avait encore pour ressource suprême une vaste tour carrée élevée au centre même de l'immense édifice, et capable de soutenir un long siége, alors que tout le reste du château eût été au pouvoir de l'ennemi. Son aspect avait quelque chose de sinistre, d'imposant et de terrible. Cette montagne rugueuse, abrupte, inégale, composée d'un amas de roches noires, aux arêtes vives et saillantes; cet immense bâtiment, dont l'enceinte suivait les lignes irrégulières et fantasques de la roche qui lui servait de base; ces quatre tourelles ramassées et trapues comme des nains difformes;

cette grande tour sinistre et morne comme quelque génie de la destruction, tout cet ensemble jetait l'étonnement et presque l'effroi dans l'âme de ceux qui le voyaient pour la première fois. On comprenait que c'était une énergique et violente race qui devait habiter une telle demeure.

La vaste cour, du milieu de laquelle s'élançait la grande tour du château, offrait, comme l'extérieur, un quadrangle irrégulier dont les bas côtés étaient occupés par les cuisines et les écuries. A l'entrée des cuisines, quatre valets étaient occupés à causer entre eux, les regards

tournés vers une des tourelles qui se dressaient comme des sentinelles aux quatre angles du château.

— Quant à moi, disait l'un, je ne suis qu'un pauvre marmiton, mais je soutiens que ce n'est pas l'œuvre d'un chrétien de martyriser de la sorte une faible créature, qui est peut-être fort innocente de tout ce qu'on débite contre elle sur une simple apparence.

— Et quand bien même elle serait coupable, répliqua un autre, est-ce une raison pour la tenir murée pendant vingt ans, et

si bien murée que pas un de nous n'a seulement aperçu sa main depuis plus de quinze années que nous sommes ici.

— Certainement, notre maître, monseigneur de Fenestrange a été bien dur, dit à son tour un troisième interlocuteur; mais si ce que l'on dit est vrai...

— Eh bien, si c'est vrai, il eût dû la renvoyer de son château, au lieu de la tenir emprisonnée pendant la moitié de sa vie jusqu'à ce qu'elle en meure à la peine, car on dit que la pauvre femme s'éteint tout doucement là-haut, et qu'un de ces

jours peut-être elle rendra son âme au bon Dieu.

— Tenez, je vous dis que cela portera malheur à monseigneur de Fenestrange; si, au moins, il eût laissé à la pauvre comtesse la consolation de voir ses enfants. Mais pousser la barbarie jusqu'à la priver d'un bonheur qui fait tout oublier à une mère, c'est trop.

— Bah! messire Raoul ne profiterait guère de la permission, si son père la lui accordait.

— Messire Raoul, c'est possible, mais son frère...

— Quant à messire Robert, c'est différent; mais si violent et si impétueux qu'il soit, il n'ose braver les ordres du comte son père.

— Ah! c'est qu'il serait dangereux de s'y risquer.

— Cependant, la Candiote l'a osé; elle va voir souvent la pauvre recluse et le comte ferme les yeux.

— Une singulière jeune fille, cette Aïssa!

— Tiens, la voici là-bas, à l'entrée de la Tourelle-aux-Chouettes.

Et le valet montrait du doigt une femme appuyée contre un des angles de la tourelle, dont la porte basse et sombre lui formait un cadre bizarre.

C'était une jeune fille de dix-huit ans environ, d'une taille élevée et mince, admirablement proportionnée, et que faisait merveilleusement valoir un costume d'une forme toute particulière, comme en portaient alors les femmes pour monter à cheval. Sa figure était d'une beauté remar-

quable; mais on était frappé tout d'abord de l'expression sérieuse et profondément réfléchie de cette tête si jeune, expression que rendait plus saisissante encore son teint légèrement bronzé, mais coloré sous sa teinte brune d'une nuance vivace qui donnait un grand charme à sa physionomie et décelait en même temps une nature riche et ardente. Dans le regard, dans les lignes de la bouche et du visage, on distinguait un caractère plein de grandeur et de noblesse naturelles, mais dédaigneux jusqu'au mépris et énergique jusqu'à l'impassibilité. Ses beaux yeux noirs, fixés en ce moment sur l'horizon, étincelaient d'ardeur, d'intelligence et de fierté.

— Cette jeune fille-là n'est pas comme les autres, dit un valet; quant à moi, je n'aï jamais pu me trouver en face d'elle sans baisser les yeux.

— Et moi, dit un autre, je n'ai jamais osé lui adresser la parole, même pour lui offrir quelque service.

— Cela n'a rien d'étonnant, puisque le vieux comte lui-même a quelquefois l'air embarrassé quand il lui parle, quoique après tout elle ne soit qu'une étrangère ici.

— Jusqu'à l'astrologue, maître Oliva-

rius, qui n'ose parler de sa science devant elle, je l'ai remarqué souvent; un homme qu'on dit presque sorcier, n'est-ce pas étrange?

— D'autant plus étrange, qu'après tout c'est une belle fille et des plus agréables. Témoin Lorenzino, ce petit page sentimental, qui la suit partout et semble la guetter tant il est assidu sur ses pas. Et tenez, que disais-je, le voici à l'autre bout de la cour.

Un jeune homme blond, frêle, mais ayant tout le type de ces natures nerveuses qui suppléent à l'apparente faiblesse de

leurs organes par une force de volonté exceptionnelle, se tenait en effet sous le vestibule de la tourelle opposée à celle où venait de se montrer Aïssa. Il faisait semblant de parcourir un livre d'Heures, mais ses yeux fort distraits indiquaient clairement, par leur incessante mobilité, que sa pensée était tout à fait étrangère à l'occupation qui semblait l'absorber.

— Le fait est, dit un des causeurs après avoir jeté un coup d'œil à Lorenzino, que le pauvre enfant a toute la mine d'une victime du dieu d'amour. Quant à messire Raoul, c'est différent; c'est de la haine qu'elle lui inspire.

— Silence et rentrons vite, le voici ; ne lui donnons pas occasion de nous faire châtier, il sait bien les trouver tout seul.

— Depuis quelques mois surtout, il est devenu féroce.

— Oui, depuis certaine visite qu'il est allé rendre au château de Cévoles.

— Que s'est-il donc passé dans cette visite qui l'ait rendu de si méchante humeur ?

— Ne sais-tu pas qu'il était amoureux

fou de sa cousine Diane de Cévoles? Eh bien, il l'avait fait demander par son père au baron de Cévoles, et il a été refusé.

— Je comprends maintenant l'état de fureur où il est sans cesse depuis ce temps-là.

— Ce refus est d'autant plus mortifiant pour lui qu'il vient de la jeune fille.

— Ses yeux se tournent de notre côté, retirons-nous. S'il pouvait soupçonner ce que nous disons!...

Le comte de Fenestrange était un vieillard de soixante ans environ ; d'une taille élevée, d'une nature sèche et osseuse ; ses traits, altérés par l'âge et les fatigues de la guerre, exprimaient la rudesse et l'inflexibilité, modifiées par l'habitude de la réflexion et un air d'accablement profond.

Raoul était petit, épais de la taille et des membres, brusque, saccadé et disgracieux dans sa démarche ; ses cheveux noirs, mais ternes, rudes et écrasés sur la tête ; sa barbe également noire, divisée en touffes effarées et incultes ; sa bouche

large et hideusement sensuelle ; ses yeux sombres et creux, presque entièrement recouverts par d'épais sourcils qui ajoutaient encore à son expression naturelle de méchanceté et de dissimulation, tout cet ensemble lui donnait une apparence de bête fauve dont chacun était péniblement impressionné au premier abord.

Le père et le fils étaient tous deux couverts de leurs plus riches vêtements.

— Raoul, disait le comte au jeune homme, as-tu vu ton frère ce matin ?

— Non, mon père, répondit Raoul d'une voix dont la douceur mielleuse formait un singulier contraste avec toute sa personne, j'ai su qu'il était sorti du château, à cheval, dès le point du jour, et il n'est pas encore rentré.

Le comte fronça le sourcil.

— J'espère, dit-il, qu'il ne manquera pas de se trouver ici tout à l'heure pour recevoir avec nous l'hommage du sire Enguerrand de Carouge, notre vassal.

— Je ne crois pas, mon père, que

Robert puisse oublier à ce point ses devoirs de seigneur féodal et l'obéissance qu'il vous doit.

— Cette obéissance et ces devoirs, répliqua le comte d'une voix sévère, je crains bien qu'il ne les ai déjà méconnus.

— Je ne vous comprends pas, mon père?

— Où crois-tu qu'il soit allé à une heure si matinale?

— Mais, dit Raoul avec un embarras fort bien joué, je ne saurais dire...

— Oh! tu as deviné ma pensée et tu partages ma conviction, dit vivement le comte, il doit être à cette heure avec ce chef de routiers ou plutôt de bandits, qu'on appelle Eustache d'Auberticourt.

— Mon père! dit Raoul d'un ton conciliant, c'est une accusation bien grave que vous faites peser là sur Robert, et à moins de preuves...

— Des preuves! j'en ai; j'ai su de source certaine, irrécusable, qu'un homme était venu plusieurs fois rôder autour du château, faisant entendre chaque fois un

signal, toujours le même, et cet homme a été parfaitement reconnu pour un des routiers d'Auberticourt. Or, comme ce n'est ni avec moi, ni avec toi, mon Raoul, que cet artisan de meurtres et de rapines est en relation ici, il est évident que c'est avec Robert.

Raoul garda le silence comme s'il se rendait à un argument trop fort pour pouvoir être combattu.

— Robert! un Fenestrange! lié avec des routiers, sur le point de passer dans leurs rangs peut-être! O dégradation!

je l'avais pourtant bien supplié d'éviter la voie funeste et honteuse où tant de gentilshommes se sont jetés sans vergogne depuis quelque temps, ne rougissant pas de donner pour prétexte à leur honteuse forfaiture, que la misère et la privation de toutes choses les contraignaient d'agir de la sorte... Les malheureux ! ils perdront la noblesse de ce pays comme ils sont en train à cette heure de perdre la vieille et glorieuse monarchie de France. Raoul, mon enfant, aie toujours présente à l'esprit une chose que les seigneurs de ce temps oublient trop et qui causera leur ruine à tous : c'est qu'en ne s'inquiétant que d'agrandir leur autorité particulière au détriment de la

royauté qui s'amoindrit de chacune de leurs usurpations, ils s'affaiblissent mutuellement et se livrent sans défense à l'ennemi qui voudra les écraser. Le triomphe de la féodalité, c'est le morcellement de la France, c'est l'anéantissement du pouvoir royal, c'est-à-dire de l'unité, sans laquelle le royaume le plus puissant est à la merci de la première bande de brigands bien organisée qui voudra l'envahir. Raoul, rappelle-toi mes paroles quand je ne serai plus là, et mets toujours tout ce que tu auras de force, d'intelligence et d'énergie au service du roi Jean, notre maître à tous et de son fils le dauphin; combats sans relâche, jusqu'à ce qu'ils

soient anéantis, les deux plus cruels ennemis de la France : Charles de Navarre et l'Anglais!

— Quant à Charles de Navarre, répondit Raoul, grâce au ciel, notre sire, le dauphin, le tient prisonnier en son château d'Arleux, en Puilleul, et je ne crois pas qu'il soit tenté de le relâcher de sitôt.

— Ce prince est si habile dans l'art de tromper qu'il pourrait bien sortir de là par quelques-unes de ces ruses ou trahisons qui lui sont si familières ; mais

laissons de côté ces affaires et parlons de toi.

— De moi! dit Raoul avec surprise, que me voulez-vous donc, mon père?

— Je veux te demander pourquoi je te vois toujours triste et abattu depuis quelque temps.

— Pourquoi? murmura Raoul dont les yeux changeant tout à coup d'expression, lancèrent un regard sinistre, vous ne l'avez donc pas compris, mon père?

— Non, mon enfant, dis-moi la cause de ton chagrin.

— Eh bien! mon père, je suis triste, je suis désespéré, parce que j'aime Diane et que Diane m'a refusé pour époux.

— Que veux-tu, Raoul, dit le comte en serrant tendrement la main de son fils, le caprice d'une jeune fille est un obstacle contre lequel nous ne pouvons rien, ni l'un ni l'autre, il faut donc faire un effort sur toi-même pour l'oublier. Il y a en France mille autres jeunes filles aussi belles et aussi nobles que Diane, qui se

tiendront pour honorées d'accepter l'alliance d'un Fenestrange.

— Oui, j'en conviens, répliqua Raoul d'un air sombre; il en est d'aussi belles, de plus belles peut-être, mais ce n'est pas Diane.

— Réfléchis, Raoul, et avec le temps...

— Mon père, interrompit vivement celui-ci, tout est inutile, c'est Diane que j'aime, il m'est impossible de renoncer à elle.

— Écoute, dit le comte, je vais consulter maître Olivarius en attendant l'heure

à laquelle doit se présenter le seigneur de Carouge. Qui t'empêche de venir l'interroger également sur un sujet qui t'intéresse si fort ?

— Merci, mon père, mais je doute qu'il en sache plus long que moi sur ce point. Quant à vous, mon père, puisque vous avez foi dans sa science, voyez-le, et puisse-t-il vous prédire le retour du bonheur que vous avez perdu depuis si longtemps !

— Le bonheur ! soupira le comte, il s'est enfui de mon foyer pour n'y jamais revenir.

Et, en parlant ainsi, il fixa son regard sur une petite fenêtre autour de laquelle pendaient, comme des fleurs d'or, des grappes de giroflée jaune qui avaient pris racine dans les interstices des pierres.

— Vous pensez à la comtesse notre mère, dit Raoul ; ses torts envers vous ont donc été bien graves pour que depuis tant d'années...

— Silence! s'écria vivement le comte, ne me parle jamais de ta mère.

Et le quittant brusquement, il entra

dans la cour du chateau où l'astrologue avait établi son observatoire.

Raoul le regarda s'éloigner, et un sourire ironique et dédaigneux passa sur ses lèvres.

— Croire aux impostures de cet Olivarius ! penser qu'il peut pénétrer les secrets de l'avenir, murmura-t-il, quelle folie !

Puis il tomba dans une rêverie profonde.

Il reprit au bout d'un moment :

— Et pourtant, si c'était vrai ! s'il pouvait m'apprendre qu'un jour Diane, moins inexorable... Je le verrai... Ah ! Diane ! Diane ! tu m'appartiendras, je le jure !

Et il se dirigea du côté de la Tourelle-aux-Chouettes, où se tenait Aïssa la Candiote.

CHAPITRE CINQUIÈME

V

Une leçon.

Aïssa regarda Raoul s'avancer de son côté avec une impassibilité apparente; mais, à une légère contraction du visage, à l'éclair qui jaillit rapidement de ses yeux noirs, on devinait le sentiment de haine

et de mépris dont elle était animée à son égard.

Au moment de passer devant elle, Raoul, au lieu d'ôter sa toque, l'enfonça sur sa tête avec une intention trop visiblement grossière pour qu'il fût possible de s'y méprendre.

— Seigneur Raoul! lui dit Aïssa.

— Quoi? répondit celui-ci en se retournant dédaigneusement.

— J'ai toujours été convaincue que vous étiez un modèle accompli de galanterie et

de grâce chevaleresques : dites-moi donc, je vous prie, dans quelle cour d'Europe il est convenable de passer couvert devant une femme?

— Demandez cela à d'autres, dit Raoul; quant à moi, je m'inquiète fort peu de l'étiquette des cours et des usages de la chevalerie.

— Peut-être avez-vous tort, seigneur Raoul.

— Quant à cela, c'est mon affaire et non la vôtre.

— C'est l'affaire de tous ceux qui s'intéressent à vous, car permettez-moi de vous faire observer qu'avec de telles façons, on réussit rarement à plaire aux dames, et sans aller bien loin, je vous citerai l'exemple de la belle Diane de Cévoles.

— Diane ! s'écria Raoul avec un accent furieux, qui vous a dit ?...

— Qu'elle avait eu assez mauvais goût pour refuser votre main ? Que vous importe, pourvu que je le sache et que je vous plaigne de toute mon âme ! C'est

pourquoi, encore une fois, je vous engage dans votre propre intérêt, à vous découvrir devant les dames; croyez-moi, cela ne pourra qu'ajouter aux avantages naturels que vous avez reçus en partage.

— Merci de cette leçon! répondit Raoul en toisant insolemment Aïssa, mais je n'en avais pas besoin, et je vous jure que j'ai coutume d'observer les lois de la politesse envers *les dames* qui sont dignes de ce nom, ou dont la naissance est connue, et dans lesquelles on ne craint pas d'honorer quelque aventurière sans famille.

— Allez donc toujours, dit Aïssa en pâlissant légèrement, je vous assure que je prends grand plaisir à vous entendre.

— Eh bien! oui, reprit Raoul, voilà les dames que je respecte. Mais vous, qui êtes-vous donc pour avoir droit aux mêmes égards? Une créature venue on ne sait d'où, qui, n'ayant derrière elle qu'un passé inconnu de tous, a pu se choisir une origine au gré de sa vanité et se dire fille d'un prince de Candie! Non, non, je ne me découvrirai jamais devant une femme de votre sorte.

Depuis un instant, un personnage mys-

térieux assistait à cette scène sans être vu, caché dans un des angles de la voûte.

C'était un jeune homme d'une taille moyenne, mais pleine d'élégance, avec quelque chose de singulièrement hardi et impétueux dans la pose. Son visage, très pâle, était orné d'une moustache noire et touffue, ses cheveux noirs et abondants, brillants et soyeux à l'œil, tombaient autour de sa tête dans un désordre qui s'harmonisait merveilleusement avec l'air dégagé et aventureux de toute sa personne. Par une singularité assez rare chez les hommes bruns, ses

yeux étaient d'un bleu foncé ; rêveurs et indolents quand l'âme était calme, ils s'allumaient au moindre contact et exprimaient avec feu toutes les passions violentes.

Aux dernières paroles de Raoul et au moment même où Lorenzino, pâle d'émotion, accourait se mêler à la scène dont il venait d'être témoin, ce personnage s'élança d'un bond de l'endroit où il se tenait caché, et arrachant la toque du jeune homme, qu'il jeta à terre et foula sous son pied :

— Et moi, s'écria-t-il, je te dis que tu la salueras.

Raoul se retourna vivement.

— Robert! murmura-t-il en grinçant des dents.

Le petit page lui-même, dont le mouvement n'avait été remarqué personne, lança à Robert un regard de douleur et d'envie.

Raoul ajouta aussitôt :

— Ah! tu me paieras cher cette insulte.

Et tirant du fourreau la dague qui pendait à son côté, il se rua sur son frère avec furie.

Robert évita cette attaque en se jetant brusquement de côté, puis revenant sur Raoul avec une rapidité merveilleuse, il le prit par le poignet qui tenait la dague, le contraignit à s'agenouiller sous la force de la pression, puis lui broyant le bras à le faire pâlir, il lui arracha l'arme de la main et la lança au loin avec mépris.

Puis se tournant vers Aïssa :

— Et maintenant, lui dit-il avec le plus

grand calme, donnez-moi votre bras, Aïssa, et allons assister à l'hommage du seigneur Enguerrand de Carouge.

Dans cette lutte où Robert venait de courir risque de la vie, Aïssa n'avait rien trahi de l'angoisse à laquelle elle avait dû être en proie. Elle prit le bras du jeune homme, aussi légère, aussi gracieuse dans sa démarche que si rien ne se fût passé, et s'éloigna sans même retourner la tête.

En passant devant Lorenzino, qui était immobile et blanc comme une statue, elle

lui adressa un signe amical et bienveillant, comme si elle eût deviné qu'il s'était uni de pensée à son défenseur.

Quand ils eurent disparu, Raoul se releva, et dardant de leur côté des regards envenimés de haine :

— Oh ! murmura-t-il, malheur à lui ! malheur à elle !

Pendant ce temps, le comte avait gravi les deux étages qui conduisaient à l'observatoire d'Olivarius.

Lorsqu'il entra, l'astrologue était penché sur un vieux manuscrit, dont les caractères bizarres et mystérieux l'absorbaient à un tel point qu'il n'entendit pas ouvrir la porte et que le comte fut obligé de lui toucher l'épaule pour qu'il s'aperçût de sa présence.

Maître Olivarius se redressa lentement et tourna vers le comte une figure longue et sèche, pâle, fatiguée, avec un front étroit, pointu, fuyant, labouré de rides et des yeux d'un bleu clair, entourés de paupières rouges et flétries.

— Eh bien ! lui dit le comte, avez-vous fait le travail que vous m'avez promis ?

— Oui, monseigneur, répondit l'astrologue d'une voix aussi dénuée de vie, de couleur et d'accent que tout le reste de sa personne ; j'ai consulté l'avenir en ce qui concerne votre postérité et l'éclat que jettera votre nom dans les âges futurs.

— Eh bien ? demanda le comte avec une anxiété visible.

— Eh bien ! répondit l'astrologue avec un orgueil intérieur qui donna quelque animation à son visage, les astres répondent toujours à ceux qui ont appris par la

science et la méditation à pénétrer leur secrète harmonie.

— Enfin, que vous ont-ils révélé !

— Une chose que je vous répéterai avec douleur et que vous écouterez, j'en suis sûr, avec la résignation qu'on doit attendre d'un guerrier et d'un chrétien.

— Un chrétien ! répéta le comte en fixant un regard sombre sur l'astrologue.

— Sire comte, reprit Olivarius, vous

mourrez trois jours après la comtesse de Fenestrange, votre femme.

— Trois jours après ma femme ! dit le vieillard, voilà qui est étrange ; mon père et mon grand-père sont passés l'un et l'autre de vie à trépas trois jours après leurs femmes.

— Vous voyez ! s'écria l'astrologue d'un air triomphant.

— Et la comtesse ? demanda le comte après un moment d'hésitation.

— La comtesse rendra son âme à Dieu avant qu'une année soit écoulée.

— Nous verrons bien si votre prédiction s'accomplit.

— Croyez-vous donc que je puisse m'égarer quand j'ai pour guide une science acquise par quarante années de veilles et d'observations incessantes ?

— Dieu me garde de douter de cette science, maître Olivarius ; j'y ai foi au contraire, et c'est pour cela que je vous prie de me dire ce qu'il doit advenir de

mes fils et de mon nom quand je ne serai plus.

— Vous avez foi, dites-vous? reprit l'astrologue. Tant mieux, car sur ce point qui vous intéresse si fort, il faut que vous croyiez sans comprendre.

— Qui vous empêche de m'expliquer...

— Le langage des astres est resté impénétrable pour moi-même. Voilà ce qu'ils m'ont annoncé. Vos deux fils mourront de omrt violente et sans postérité.

— Le nom de Fenestrange va donc s'éteindre? s'écria le comte avec un accent désespéré.

— Le nom de Fenestrange ne s'éteindra pas, reprit Olivarius; il vivra longtemps et jettera un grand éclat dans les siècles à venir.

— Cependant, objecta le comte, la mort de mes deux fils...

— Ne vous ai-je pas dit qu'il fallait croire sans comprendre?

Le sire de Fenestrange s'appuya contre la saillie d'une fenêtre et resta longtemps plongé dans ses réflexions, promenant parfois des regards distraits sur la campagne, puis les ramenant vers la fenêtre que nous avons déjà signalée au lecteur, avec ses touffes de giroflée jaune jaillissant des fentes de la pierre.

L'astrologue, lui, s'était rejeté dans l'étude de son mystérieux manuscrit et avait déjà oublié jusqu'à la présence du comte.

Tout à coup le son du cor retentit et se

répéta à trois intervalles égaux du côté de la tourelle du midi, celle qui servait communément de passage pour entrer au château et en sortir, parce qu'elle donnait sur le chemin le plus praticable de la montagne.

Au troisième coup seulement, le comte sortit de sa rêverie et passant sa main sur son front comme pour chercher à réunir ses idées :

— Ah ! dit-il, ce cor m'annonce l'arrivée du sire de Carouge.

Puis, s'adressant à l'astrologue :

— Maître Olivarius, lui dit-il, tâchez de trouver le sens de cette étrange prédiction, et vous serez généreusement récompensé.

Il se dirigea vers la porte, reconduit par l'astrologue, et sortit pour aller recevoir l'hommage de son vassal.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

L'hommage.

Le seigneur Enguerrand de Carouge était arrivé devant le château de Fenestrange pendant que le comte consultait son astrologue et que ses deux fils luttaient à l'arme blanche comme deux ennemis.

Voyant que personne ne se présentait au son de son cor, ce seigneur, suivant la coutume du temps, se fit ôter ses éperons et son épée par ses serviteurs, et s'approchant du pont-levis, tête nue et à pied, appela par trois fois et à haute voix le seigneur de Fenestrange.

Enfin il vit la porte de la tourelle s'ouvrir, le pont-levis s'abaisser et le comte de Fenestrange venir à lui accompagné de ses deux fils, d'Aïssa et des principaux officiers de sa maison.

Le petit page Lorenzino s'était mêlé à

ce cortége et marchait à quelques pas d'Aïssa, quoique sa place fût aux côtés du comte de Fenestrange.

Le comte et sa suite s'arrêtèrent au milieu du pont-levis; alors le seigneur de Carouge s'avança vers lui, puis, quand il fut à trois pas, s'agenouilla et lui rendit hommage, c'est-à-dire qu'il déclara à quel titre il tenait son fief et pria son seigneur suzerain de recevoir de sa part foi et hommage.

Pendant cette cérémonie, qui dura as-

sez longtemps, Robert paraissait en proie à une vive impatience, et plusieurs fois il jeta au seigneur de Carouge des regards indignés.

Aïssa, qui se tenait immobile à quelques pas de lui, la mine fière et impérieuse, suivait d'un œil glacial et impassible en apparence toutes les péripéties de cette scène.

L'impression de Robert ne lui échappa pas, et l'orgueil du jeune homme trouva dans son cœur un écho sympathique ; un

éclair brilla dans ses yeux noirs, et une ardeur qui avait quelque chose de sauvage dans son énergie colora tout à coup son visage et gonfla légèrement ses narines.

Raoul, lui aussi, avait remarqué l'effet que produisait sur son frère l'espèce d'humiliation volontaire que subissait le seigneur de Carouge, et un sourire plein de fiel et de méchanceté illumina ses traits hideux.

La cérémonie de l'hommage achevée, le

comte de Fenestrange, se conformant en toutes choses à la coutume observée alors, offrit l'hospitalité au sire de Carouge et à sa suite.

Celui-ci accepta, et s'étant fait remettre ses éperons et ceindre son épée, il entra dans le château à la droite du comte.

— Monseigneur, dit-il dès qu'on eut pénétré dans la grande cour, ne pourrai-je donc présenter mon humble hommage à madame la comtesse de Fenestrange?

— Merci, merci, messire, répondit brusquement le comte, madame la comtesse est malade, couchée dans son lit, et le physicien a défendu que personne pénétrât dans sa chambre.

Puis lui indiquant du doigt la partie du château qui lui était destinée à lui et à sa suite, il donna ordre à quelques-uns de ses serviteurs de les y conduire, et lui dit adieu jusqu'à l'heure du dîner.

— Robert, dit le comte dès que les étrangers se furent éloignés, je suis bien

aise que vous ayez assisté à l'hommage du seigneur de Carouge, car depuis quatre ans que vous courez les pays étrangers, vous aviez oublié sans doute les détails de cette cérémonie et vous allez avoir besoin de vous les rappeler.

— Mais, mon père, répondit le jeune homme avec une légère teinte de dédain dans l'accent, je ne vois pas la nécessité d'occuper mon esprit de ces sortes de choses.

— Et moi, mon fils, je vous répète que

la connaissance de ces usages vous est indispensable, puisque vous-même êtes appelé à rendre à notre seigneur suzerain l'hommage que nous venons de recevoir du sire de Carouge.

Robert demeura un instant comme anéanti à cette déclaration, et regardant fixement son père :

— Quoi! s'écria-t-il, rouge de colère, vous supposez que moi, moi Robert, moi un Fenestrange, j'irai m'agenouiller devant un homme, sans épée, sans éperons

et tête nue, comme celui-ci vient de le faire devant vous! Moi! Mais vous ne savez donc pas une chose, mon père? c'est que si je m'humiliais ainsi devant un homme, et qu'il osât le souffrir jusqu'au bout, la première chose que je ferais en me relevant, ce serait de lui plonger ma dague dans la poitrine!

Le comte écouta ces paroles avec un calme apparent, mais il était facile de voir, aux contractions de son visage et au frémissement de tout son corps, qu'un violent orage grondait dans son âme et allait éclater d'une façon terrible.

Tous les témoins de cette scène, connaissant l'impétuosité de son caractère, le regardaient avec une secrète terreur et attendaient en tremblant l'effet de la colère dont ses traits pâles et crispés trahissaient les symptômes.

Deux personnages surtout attendaient avec un vif intérêt l'éclat qu'il était facile de prévoir, mais animés tous deux de sentiments bien contraires : c'étaient Aïssa et Raoul.

La Candiote paraissait haletante de

crainte et d'anxiété, tandis qu'un espoir atroce rayonnait sur les traits de Raoul, qui regardait tantôt le comte, tantôt son frère, comme pour aiguillonner la colère qui bouillonnait en eux.

— Robert, dit le comte, après un long silence et avec un sangfroid dont chacun demeura stupéfait, je te pardonne le mouvement auquel tu viens de te laisser emporter, car je comprends qu'après une absence de quatre années tu sois devenu étranger aux usages de ton pays; mais je te pardonne à la condition que tu te rendras enfin à la raison et que tu te confor-

meras aux devoirs que subissent sans rougir les plus fiers et les plus illustres seigneurs. Tu ne me crois pas moins jaloux que toi-même de l'honneur de mon nom et de ma dignité d'homme, je pense, et pourtant cette hommage qui te révolte, je l'ai rendu jusqu'à ce jour sans croire m'abaisser, et je l'irais rendre encore aujourd'hui si je n'en étais empêché par l'âge, par les chagrins et par la maladie. J'espère qu'après cette déclaration, dont j'aurais pu me dispenser, tu n'hésiteras plus à obéir à l'ordre que je viens de te donner, et dans lequel tu dois voir un honneur et non pas une humiliation.

Et il fit un pas en avant pour faire comprendre au jeune homme que cette résolution était irrévocable et qu'il ne devait plus répliquer un mot. Mais Robert fit aussi un pas pour se rapprocher du comte, et baissant un peu la voix, mais sans rien perdre de sa fermeté dans l'accent :

— Mon père, dit-il, puisque c'est un si grand honneur et que je sais si peu l'apprécier, pourquoi ne pas confier cette mission à mon frère ? N'avez-vous pas témoigné vingt fois, par vos actes ou par vos paroles, que de nous d'eux il était votre préféré? pourquoi donc m'accorde-

riez-vous une telle faveur à son détriment?

— Certes, je serais fier de l'accepter, répondit Raoul d'une voix insinuante; mais vous êtes mon aîné, Robert, et je craindrais, en prenant votre place dans une circonstance aussi grave, de vous faire injure et de vous abaisser dans l'estime des gens de la contrée.

— L'injure serait surtout pour notre seigneur suzerain, auquel je ne puis envoyer en mon lieu et place que celui qui représente immédiatement après moi le

nom de Fenestrange, et celui-là c'est l'aîné, c'est vous, Robert, dit le comte d'un ton bref et inflexible ; songez donc à vous préparer pour partir après-demain au point du jour.

— Eh bien, non ! s'écria Robert avec énergie, je ne partirai point.

— Vous ne m'obéirez pas! dit le comte en pâlissant de colère.

— Non ! répéta le jeune homme en s'exaltant de plus en plus ; j'ai vingt ans, je

suis un homme, je ne me laisserai pas tyranniser comme ma mère, que vous torturez depuis de longues années sans pouvoir donner un motif à vos indignes traitements.

— Malheureux! malheureux! pas un mot de plus, s'écria le comte; ne réveille pas de pareilles pensées dans mon âme, ne prononce pas le nom de ta mère.

— Oh! il y a assez longtemps que je me tais, mon père, il y a assez longtemps que je souffre des douleurs de ma mère, que je

m'indigne de l'état d'isolement et de séquestration où vous la tenez avec une cruauté sans exemple ; j'irai jusqu'au bout, et je vous prierai humblement de déclarer ici, devant tous, ce que vous avez à reprocher à ma mère; que l'on sache une bonne fois si vous êtes un époux offensé ou un tyran injuste.

A ces paroles hardies, s'adressant à un homme tel que le comte, habitué à commander la crainte et le respect, tout le monde trembla pour Robert... Aïssa le contemplait à la fois avec un sentiment d'appréhension et d'orgueil ; Raoul seul

semblait impassible ; il suivait cette lutte avec l'indolente insouciance du joueur qui se sent assuré du gain de sa partie.

— Robert, dit le comte d'une voix sourde et solennelle qui laissait pressentir quelque grande détermination, pour la deuxième fois je t'impose silence ; fais attention qu'un mot de plus...

— Mon père, interrompit vivement le jeune homme, je vous dois le respect, et je serais au désespoir de m'en écarter ; mais je dois aussi, je dois surtout amour et dévoûment à ma mère, à ma mère qui

souffre et dont nul ne prend la défense. Je vous en supplie donc de nouveau, mon père, dites-nous les griefs qui ont déterminé de votre part une conduite dont gémissent vos parents et vos amis, et qui vous attire le blâme de tous ; ou plutôt déclarez que vous allez rendre enfin à votre épouse, non-seulement sa liberté, mais les égards et les honneurs auxquels elle a droit, et qu'elle n'a jamais pu démériter, j'en jurerais sur le corps du Christ!

Le comte garda un instant le silence, fixant sur Robert un regard dont l'expres-

sion morne et écrasante eût glacé le sang dans ses veines s'il n'eût été d'une nature aussi intrépide, aussi inébranlable que son père lui-même; puis, faisant un geste solennel et s'adressant à tous ceux qui l'entouraient :

— Vous avez tous vu et entendu ce qui vient de se passer ici, dit-il d'un ton calme et imposant, vous avez été témoins des désobéissances répétées de ce fils révolté et de la patience inouïe dont j'ai fait preuve en l'écoutant. J'en suis fort aise, car vous allez être juges du châtiment que va recevoir son insolence, et vous pourrez attester partout qu'il l'a bien mérité.

Puis s'adressant à un homme d'armes qui se tenait derrière lui :

— Bertrand, lui dit-il, le pont-levis est-il relevé?

— Oui, monseigneur.

— Va donner l'ordre qu'il soit baissé à l'instant même.

L'homme d'armes jeta sur Robert un

regard plein de tristesse et se dirigea vers la tourelle du midi.

— Jehan, dit alors le comte à un autre serviteur, tu connais le coursier favori de Robert?

— Oui, monseigneur.

— Tu vas le seller, le harnacher et le conduire près du pont-levis qu'on abaisse en ce moment.

Jehan se rendit aux écuries sans répondre un mot.

Aïssa était vivement émue, mais quelque chose d'ardent et d'enthousiaste éclatait sur son front ; elle paraissait grandir et s'exalter à mesure que l'orage approchait.

— Et maintenant, Robert, dit le comte à son fils...

— Mon père, interrompit fièrement Robert, épargnez-vous une peine inutile ; vous me chassez, je l'ai compris et je me résigne. Aussi bien, il n'en saurait être autrement maintenant que j'ai osé parler haut ; et si ce n'était aujourd'hui, ce serait

demain, après-demain ou dans huit jours, car tant que je serais demeuré sous ce toit, je vous aurais demandé compte des souffrances de ma mère.

Le vieillard lui montra par un geste impérieux la tourelle du midi, où piaffait déjà son cheval tenu en bride par Jehan, puis, faisant signe à Raoul de le suivre, il s'éloigna et disparut bientôt avec sa suite, laissant Robert seul avec Aïssa au milieu de la vaste cour.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

La comtesse de Fenestrange.

Dans une pièce vaste et élevée une femme était assise, ou plutôt à moitié couchée dans un grand fauteuil posé devant une fenêtre ouverte d'où le regard embrassait l'horizon.

Cette femme était remarquable par sa taille élevée et une physionomie naturellement fière et imposante dont une longue souffrance avait toutefois modifié l'expression. Aujourd'hui cette fierté native avait presque entièrement disparu sous un air d'abattement et de résignation dont il était impossible de n'être pas vivement touché. Avec ses grands traits pâles et amaigris, ses yeux bleus errants et allanguis, on l'eût prise pour une de ces peintures antiques qui se dégradent et s'effacent peu à peu sous le souffle mortel du temps.

C'était la comtesse Hélène de Fenestrange.

Au bout de deux heures pendant lesquelles elle était demeurée aussi immobile, aussi calme de visage que si elle eût été de marbre, elle tourna doucement la tête, étendit la main vers un petit marteau d'argent placé à sa portée et frappa deux coups sur son timbre.

La porte de la chambre s'ouvrit, et une femme de quarante ans environ, à la mine éclatante de force et de santé, entra aussitôt.

— Marthe, lui dit la comtesse, ferme cette fenêtre.

— Fermer cette fenêtre ! madame, s'écria Marthe, et pourquoi cela, Jésus! ce soleil est si bon, et ce paysage si beau à voir! Ça vous réchauffe à la fois le corps et l'âme.

— Oui, Marthe, répondit la comtesse d'une voix profondément triste, oui, la chaleur de ce soleil est douce et vivifiante; oui, ce point de vue est large et grandiose, et l'œil s'y promène et s'y perd avec délices, mais c'est pour cela que je te prie de fermer cette fenêtre.

— Je ne vous comprends pas, ma bonne

maîtresse, dit Marthe, en regardant la comtesse avec inquiétude.

— Ah! dit la comtesse, d'un ton qui trahissait une légère amertume, tu ne comprends pas que ce soleil qui infiltre comme une nouvelle vie dans mes veines épuisées, c'est là-bas, au sein de la campagne, que je voudrais me sentir inondée de ses rayons! Tu ne comprends pas que ce magnifique paysage, c'est à pied ou sur ma haquenée, que je voudrais le parcourir, au lieu de suivre et de compter du regard ses clairières, ses ombrages, ses mystérieux sentiers. Oh! je te le répète, Marthe,

ferme cette fenêtre, car en contemplant tous ces biens dont je suis privee, je me sens assaillie de pensées qui me sont soufflées par le démon, j'éprouve de l'envie et presque de la haine pour tous ceux qui errent librement sur la face du globe et sous la voûte du ciel. Obéis donc, Marthe, obéis.

Marthe hocha tristement la tête en jetant sur sa maîtresse un regard plein d'affection et de douce pitié et s'en fut fermer la fenêtre; puis elle s'assit en face d'un rouet à quelques pas de la comtesse et se mit à filer. Madame de Fenestrange resta long-

temps immobile et silencieuse, les regards fixés sur sa servante, l'air morne, accablé et comme si la pensée eût cessé de vivre dans son cerveau ; cependant de temps à autre un vague éclair jaillissait de ses yeux ternes et attestait que son esprit se livrait à un travail. Évidemment elle observait Marthe et cherchait à pénétrer quelque secret d'après l'expression de son visage.

— Marthe, lui dit-elle tout à coup, tu es triste...

— Moi, madame!

— Ne le nie pas. Je le vois malgré tes efforts pour me le cacher. Réponds-moi donc : tout à l'heure, j'ai entendu dans la cour des voix qui semblaient animées par la colère ; parmi ces voix, j'ai distingué celle du comte, mon époux. Que s'est-il donc passé, et quel nouveau malheur s'est abattu sur cette maison ?

— Hélas ! je n'ai rien, rien absolument pour m'attrister, madame, répondit Marthe d'un air contraint, et quant à ces voix que vous pensez avoir entendues, je crois bien que vous êtes dans l'erreur.

— Tu cherches à me tromper, Marthe,

reprit la comtesse ; il est donc survenu quelque chose de grave, je n'en doute plus maintenant. Je t'en supplie, ma bonne Marthe, parle sans tarder, dis-moi ce qu'il y a, car je te jure que la vérité, si cruelle qu'elle soit, ne saurait me faire autant de mal que l'incertitude et l'appréhension où tu me mets par ton silence.

— Puisque c'est ainsi, madame, dit Marthe en arrêtant son rouet, je vais donc tout vous dire.

— Parle, Marthe, et ne crains pas de

déchirer mon cœur ; n'est-il pas accoutumé à la souffrance ?

— Voyons, madame, calmez-vous ; puisqu'il faut l'avouer, vous avez bien entendu. Une querelle violente a eu lieu tout à l'heure dans cette cour, presque sous vos fenêtres... M. le comte s'est emporté, et dans sa colère...

— Achève !

— Eh bien ! poursuivit Marthe d'une

voix altérée, il a chassé l'un de ses fils de Fenestrange.

— Un de ses fils! lequel? demanda la comtesse avec une vivacité dont on l'eût crue incapable.

— Messire Robert, répondit Marthe en baissant la voix.

La comtesse retomba dans l'inertie dont elle venait de sortir un instant, puis elle murmura d'une voix brisée :

— Je devais m'y attendre ; Robert, le seul être qui m'aime ici, le seul cœur au monde qui batte à l'unisson du mien ; Robert, qui venait voir de loin en loin la pauvre recluse, malgré la défense de son père! Oui, cela devait être.

— Consolez-vous, madame, dit Marthe, en pressant dans ses grosses mains la main blanche et maigre de sa maîtresse. Mon Dieu! je sais que le bien qu'on a ne dédommage pas de celui qu'on a perdu... mais, enfin, ne vous reste-t-il pas votre fils Raoul ?

— Raoul! répéta froidement la comtesse.

Elle sembla lutter pour comprimer je ne sais quel sentiment pénible qui gonflait sa poitrine ; puis elle reprit plus froidement encore :

— Raoul ne m'aime pas.

— Y songez-vous, madame la comtesse?... Vous dites...

— Je dis que Raoul ne m'aime pas. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle après un silence, cela doit être ainsi.

— Oh ! pouvez-vous croire...

— Cela t'étonne qu'une mère puisse parler... et penser ainsi de son fils... c'est que tu ne sais pas...

Marthe attendit avec anxiété que la comtesse continuât; mais celle-ci, s'arrêtant brusquement :

— Dis-moi, Marthe, crois-tu que la résolution du comte soit inébranlable et que ce départ...

— Ah! madame, M. le comte ne pardonnera jamais à messire Robert, car il a osé lui reprocher sa conduite à votre égard devant tous ses serviteurs réunis. Oh! si vous l'aviez entendu vous plaindre, vous défendre!

— Pauvre enfant! il m'a défendue! Tu dis vrai, Marthe, et c'est un malheur irréparable : le comte ne lui pardonnera jamais cela.

Il y eut un moment de silence; puis la comtesse reprit :

— Aïssa était-elle présente à cette altercation ?

— Oui, madame.

— Et qu'a-t-elle dit ? Car elle aime mon Robert, elle.

— La colère de M. le comte était si grande, qu'elle n'a osé la braver, quoiqu'il ne soit pas facile de faire trembler cette jeune fille, vous le savez.

— Hélas ! jusqu'à ce jour, j'étais la seule à souffrir dans cette maison ; mais elle

aussi va savoir désormais ce que c'est que le malheur. Pauvre Aïssa!

— Oui, sans doute, c'est une bonne personne, dit Marthe, car elle vient vous voir souvent; elle cause avec vous et vous témoigne de l'intérêt; mais il y a quelque chose qui m'étonne et me met en défiance vis-à-vis d'elle, c'est de la voir toujours sérieuse, toujours réfléchissant, à un âge où les jeunes filles ont coutume de rire et de parler un peu à l'aventure.

— Si Aïssa diffère des autres jeunes

filles par son caractère, il y a pour cela une raison que tu devrais comprendre, Marthe. Ne sais-tu pas qu'elle est loin de son pays, séparée de sa famille qu'elle ne reverra probablement jamais!

— Vous avez raison, madame, répondit Marthe, mais parlons un peu de vous; car c'est là ce qui m'intéresse le plus, vous le savez bien, n'est-ce pas? Voyons, ma bonne maîtresse, est-ce que vous serez toujours dévorée par la tristesse comme je vous vois depuis que je suis à votre service... et il y a bien longtemps de cela!

— Toujours? répéta la comtesse, dont

les traits altérés s'éclairèrent subitement d'un rayon d'espoir; peut-être!... Il y a un homme au monde qui m'a fait un serment solennel, un homme dont j'attends le retour avec confiance et qui pourrait changer en un instant toute ma destinée.

— Hélas! madame, dit Marthe, voilà quinze ans que vous me parlez de cet homme, et je ne le vois pas venir.

Et elle jeta sur la comtesse un regard attendri, en faisant un signe de tête qui voulait dire :

— Pauvre femme ! la tête se perd

— Oh ! il viendra, je n'en doute pas, dit la comtesse, car il sait que de son retour dépend plus que ma vie, et il m'a juré sur son salut éternel...

— Mon Dieu, je crois comme vous qu'il n'est pas homme à manquer à sa promesse, répliqua Marthe se prêtant avec complaisance à ce qu'elle prenait pour l'aberration d'un esprit affaibli, mais il y a parfois des obstacles plus forts que la volonté : la mort nous attend souvent au

coin où nous comptons le moins la rencontrer, et en vingt années.....

— C'est vrai, s'écria la comtesse, je n'avais pas songé à cela.

Et se frappant le front d'un geste désespéré :

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu! s'il était mort!

Elle resta longtemps dans cette posi-

tion, le front contracté par une pensée pénible.

— Madame, reprit Marthe au bout d'un instant, voici l'heure de prendre votre deuxième repas, je vais donner des ordres pour cela.

Et elle sortit.

La comtesse n'avait pas entendu les dernières paroles de Marthe; elle ne s'aperçut pas davantage de son absence. Elle

continua à s'entretenir avec elle-poursuivant une pensée fugitive, un rêve peut-être... Mais qu'importe? Il était aisé de voir, au rayonnement de son visage, que ce rêve lui tenait lieu de réalité, et que cette pensée la faisait vivre.

Dès que Marthe eut disparu, la plaque de fer ciselé qui couvrait le fond de l'immense cheminée tourna sur elle-même et jeta dans la chambre, à deux pas de la comtesse, quelque chose qui roula en cabriolant. En y regardant de près, on reconnaissait dans cet objet une créature humaine, laquelle n'était autre que Clochepain.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria la comtesse ; Clochepain dans ma chambre, et par cette cheminée !

— Je vais vous expliquer cela, madame la comtesse, répondit Clochepain sans se déconcerter et en essuyant ses vêtements tout maculés de poussière ; je dois vous dire d'abord que mon petit camarade Lorenzino et moi avons parcouru cent fois le château dans tous les sens, si bien que nous avons fini par découvrir une de ces voies souterraines qui aboutissent de cette tour dans la campagne, que les gens de guerre appellent *Croûtes*, et que tout le

monde ici croyait bouchées depuis longtemps.

— Mais cela ne m'explique pas...

— Jusqu'à présent le passage de la Croûte ne m'avait servi qu'à venir attraper de temps à autre à Fenestrange quelques menues provisions quand la misère se faisait trop sentir là-bas ; oh ! mais pour moi, pour moi seul, je n'aurais jamais eu l'indélicatesse de rien prendre pour mon oncle ; mais cette fois, ça m'a servi à vous rendre service, madame la comtesse.

— A moi !

— Vous savez que depuis quelque temps on ne laisse entrer personne au château, pas même Clochepain, et c'est là ce qui me scandalise le plus ; cependant j'avais absolument besoin de vous voir pour vous remettre des papiers...

— Des papiers, dis-tu ? D'où viennent-ils ? s'écria la comtesse en se redressant tout à coup sur son fauteuil.

— Oh ! de très loin, à ce qu'il paraît

— Mais qui te les a remis ?

— Un ami de mon oncle Guiscard, un certain Gauthier, qui m'a recommandé très fortement...

— Gauthier! Gauthier! Oh! je savais bien, moi, s'écria la comtesse avec exaltation, je savais bien qu'il reviendrait! Enfin, Raoul, cet enfant maudit, je vais donc pouvoir!... Mais donne, donne donc ces papiers.

Clochepain dressa l'oreille.

La comtesse arracha la lettre des mains

de Clochepain et voulut la lire ; mais après plusieurs tentatives inutiles, elle murmura en laissant retomber ses bras avec découragement :

— Impossible ! mon Dieu ! impossible, la lumière s'éteint dans mes yeux.

Puis jetant tout à coup un cri d'espoir :

— Clochepain, dit-elle à l'enfant, je n'oublierai pas ce que tu viens de faire pour moi et je t'en récompenserai, je te le jure ; oh ! oui, je te récompenserai au-

delà de tout ce que tu peux espérer... et maintenant, veux-tu me rendre un second service?

— Tout ce que vous voudrez, madame la comtesse.

— Tu connais cette jeune fille qu'on nomme Aïssa la Candiote?

— Qui ne la connaît pas ici?

— Eh bien! va la trouver de ma part,

et dis-lui de se rendre près de moi à l'instant, à l'instant même, tu entends!

— J'y cours, madame la comtesse, j'y cours.

Et Clochepain se dirigea du côté de la porte, beaucoup moins vite cependant qu'on ne l'eût supposé à l'entendre, et il murmura tout bas en passant devant la plaque de la cheminée, qui avait repris d'elle-même sa position naturelle :

— Tiens, tiens, il paraît que ces papiers-

là pourraient bien faire du tort à messire Raoul, l'assassin de Briquet... Il faut que je sache ce que c'est, et si je puis aider à la chose...

Il s'élança dehors, et on l'entendit descendre quatre à quatre les degrés de l'escalier.

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

Le fils chassé.

Le soleil avait disparu depuis longtemps, la nuit commençait à venir ; dans un coin de la grande cour de Fenestrange, deux ombres se dessinaient vaguement sous le feuillage de deux chênes d'égale

grosseur, et dont la plantation devait remonter à plus d'un siècle, à en juger par l'ampleur de leur tronc et l'immense envergure de leurs branches. Ces deux ombres étaient Robert et Aïssa.

A vingt pas d'eux, cinq à six valets étaient groupés autour du cheval de Robert, tenant en main des torches dont la clarté vacillante jaillissait de temps à autre jusqu'aux deux jeunes gens et découpait vivement leurs silhouettes, qui se replongeaient aussitôt dans l'ombre.

— Robert, disait Aïssa, je ne déplorerai

pas ce qui vient de se passer entre toi et ton frère; à quoi bon? la chose est accomplie, n'y songeons plus que pour chercher les moyens d'atténuer le mal qui pourrait résulter de ton départ. D'ailleurs, qui sait? ce que nous considérons aujourd'hui comme une catastrophe, amènera peut-être pour toi quelque résultat magnifique et imprévu.

— Je n'osais te dire ma pensée, Aïssa, répliqua Robert, mais elle s'accorde trop bien avec la tienne pour que je ne t'en fasse pas confidence. Eh bien! au moment même où mon père me chassait de sa de-

meure, j'ai ressenti tout à coup, au lieu de la douleur que j'aurais dû éprouver, comme une joie secrète et un pressentiment intérieur qui me montrait dans ce coup inattendu la source de quelque brillante et mystérieuse destinée. J'ai compris mieux que jamais, au sentiment plein d'ardeur et d'indépendance qui faisait bondir mon cœur, que j'étais appelé à un autre rôle que celui de vivre immobile et sans éclat derrière les murailles d'un vieux château.

— Cet événement est donc doublement heureux, reprit Aïssa, car il t'a révélé le

secret de ta force et te jette dans la seule voie où tu puisses trouver un sort à la hauteur de ton caractère et de ton intelligence.

Elle reprit après un moment de silence :

— Écoute-moi, Robert, je t'aime depuis le jour où je t'ai vu pour la première fois ; mais je ne t'aime pas d'un amour ordinaire ; il ne me suffit pas, comme aux autres femmes, d'éprouver près de toi toutes les extases d'une passion partagée, de

t'entendre me dire, de cette voix toute chargée de tendresse, que ton cœur et ton âme sont à moi pour l'éternité; non, Robert, ce bonheur, si immense qu'il soit, ne saurait combler une ambition comme la mienne. Du jour où j'ai compris que tu étais tout pour moi, j'ai résolu de consacrer aux intérêts de ta gloire et de ta grandeur tout ce que Dieu a mis en moi d'intelligence et d'énergie; je me suis juré à moi-même de doubler ta force en joignant à tes facultés celles dont Dieu m'a douée et dont l'expérience et la comparaison m'ont appris à connaître la valeur. Quelque chose me dit que je ne suis pas une femme vulgaire; je sens palpiter au fond

de mon âme une audace et une énergie qui, j'en suis sûre, serviront puissamment à ta fortune. Robert, mets pour un instant sous tes pieds l'orgueil de ton sexe et ne t'étonne pas de ce que je vais te dire, car c'est la vérité que tu vas entendre. Depuis quelques mois surtout, j'ai sérieusement réfléchi, et je me suis convaincue d'une chose, c'est que je te suis indispensable et que tu ne peux rien faire abandonné à tes seules forces. Tu es brave, Robert, tu es hardi et aventureux ; mais tu te jettes dans la bataille pour le seul plaisir de la lutte ; mais tu cherches les aventures pour la seule joie de vaincre des obstacles et de braver des périls. Il te

faut quelqu'un près de toi pour donner une valeur à ces précieuses qualités, pour te marquer un but et te tracer la ligne par laquelle tu devras y atteindre. Eh bien, ce rôle, c'est moi qui le prendrai, moi qui me sens un courage à tout entreprendre, une force de volonté à feindre tous les sentiments, à comprimer toutes les émotions. Robert, m'acceptes-tu pour conseil et pour aide dans tout ce que tu voudras entreprendre ?

Robert resta quelques instants sans répondre.

— Oui, Aïssa, dit-il enfin en prenant la

main de la jeune fille ; oui, j'accepte. Mon orgueil s'est révolté d'abord comme tu l'as deviné ; mais plus j'y songe, plus je suis pénétré de la justesse de tes paroles ; plus je suis forcé de reconnaître qu'il faut une volonté à la fois intelligente et dévouée pour diriger ma force et mon courage.

— C'est bien, dit Aïssa, je n'attendais pas moins de la noblesse de ton caractère ; et maintenant, entendons-nous sur ce que nous avons à faire chacun de notre côté.

— Avant toutes choses, dit Robert, ne songes-tu pas à quitter ce château pour

me suivre? En quoi pourras-tu m'être utile si tu restes loin de moi?

— Au contraire, répondit Aïssa, c'est ici seulement que je puis veiller à tes intérêts. Tu as dans ce château un ennemi redoutable, car il est lâche et profondément perfide : c'est Raoul, c'est ton frère. Voilà le vrai, le seul danger qui te menace en ce moment, et crois-moi, ce n'est pas trop de nous deux pour le combattre.

— Raoul! murmura Robert d'une voix sombre; qui m'empêche d'en finir d'un

seul coup avec lui, en le contraignant, par quelque insulte éclatante, à croiser son épée avec la mienne!

— Tuer ton frère! Non, non, dit Aïssa, ce serait attirer sur ta tête la réprobation universelle, ce serait briser ta carrière pour toujours. Il est un moyen plus prudent et aussi sûr, c'est de toujours nous tenir sur nos gardes; c'est de veiller sans cesse, de nous mettre en mesure de l'écraser le jour où il voudra entrer ouvertement en lutte contre toi. Pour cela, voilà ce que nous avons à faire. Toi, tu emploieras ton courage, l'influence de ton

nom à te créer une puissance pour pouvoir, le jour venu, combattre la force par la force. Moi, je vais rester ici, faire face à Raoul, pour déjouer par la ruse toutes les noirceurs et les perfidies que pourra lui suggérer son caractère infernal.

— Ah! dit Robert, j'ai en tête un projet magnifique, et je te jure que d'ici peu, l'éclat de mon nom rejaillira jusqu'en ces lieux; je pars de ce château, seul et sans cortége, mais j'y reviendrai puissant et terrible, et alors malheur à ceux qui auront osé s'attaquer à moi. Mais toi, Aïssa, te laisser seule ici, seule avec Raoul, dont

l'âme est capable de toutes les infamies, et qui a conçu contre toi une haine mortelle, ce serait vouloir ta perte, non, non, je ne puis m'y résoudre.

— Je resterai, dit Aïssa avec fermeté, car ton intérêt l'exige, car ta fortune, ta grandeur, ton avenir, tout réside pour toi dans la possession du nom et du château de Fenestrange. Le nom, dont l'éclat seul est déjà une puissance, le château, qui, dans les mains d'un homme de ta trempe, peut devenir le nid de l'aigle planant sur toute une contrée qu'il tient immobile et tremblante sous sa serre, tout cela est à

toi aujourd'hui ; mais tout cela peut t'échapper par quelqu'une de ces perfidies profondes et imprévues qui jaillissent si souvent du cerveau de ce Raoul maudit. Il faut quelqu'un pour le surveiller sans relâche, pour le deviner, pour prévenir ou déjouer ses tentatives ; je resterai donc, et sois tranquille, je saurai bien me défendre contre lui. D'ailleurs, n'ai-je pas une protection dans les six hommes d'armes que tu as ramenés avec toi en rentrant dans ce château et qui me sont aussi dévoués qu'à toi-même ?

— Aie soin qu'ils ne te laissent jamais

seule, dit Robert, et surtout ne t'éloigne pas de Fenestrange sans qu'ils t'accompagnent, car Eustache d'Auberticourt rôde aux environs avec sa bande de routiers, et ce sont de vrais démons dont il ne faut attendre ni respect, ni pitié.

— Je serai prudente, chasse donc toute inquiétude de ton esprit.

Robert se tut encore quelques instants, puis il reprit avec un peu d'hésitation :

— Je suis à peu près rassuré sur ce

point, Aïssa, mais il est une autre pensée qui me tourmente et que je veux te confier.

— Parle, Robert.

— Dieu me garde de douter de ton amour, Aïssa ! je répondrais de ton cœur comme du mien, mais on a vu souvent les passions les plus puissantes s'affaiblir et s'éteindre peu à peu par l'action seule de l'absence; qui me répond qu'après plusieurs mois de séparation je te retrouverai la même à mon retour.

— Robert, répondit Aïssa d'une voix lente et grave, je t'ai dit tout à l'heure que mon amour n'était pas un amour ordinaire; ou tu l'as déjà oublié, ou tu ne l'as pas cru.

— Aïssa, tu sais bien que je ne saurais te faire l'injure de douter de tes paroles.

— Eh bien! crois-moi donc, Robert, élevons nos sentiments à une telle hauteur, que les jalousies mesquines et les soupçons dégradants qui tourmentent les amants vulgaires, ne puissent y atteindre.

Tu as au cœur une grande ambition, moi un dévoûment sans bornes ; nous irons haut l'un et l'autre, et sommes bien résolus à parvenir à tout prix au but que nous nous sommes proposé, si élevé qu'il soit. Mais pour réussir dans une telle entreprise, il faut qu'aucune préoccupation étrangère ne vienne nous entraver ; il faut, au contraire, qu'une confiance aveugle et réciproque nous soutienne sans cesse dans les épreuves que nous aurons à soutenir ; enfin, il faut qu'à partir de cette heure, quelle que soit la durée de notre séparation, quelle que soit la distance qui nous sépare, tu sois aussi tranquille, aussi sur de la sincérité, de l'éternité de mon

amour, que si j'étais sans cesse à tes côtés. Au reste, fais-y bien attention, je ne te demande là que ce que je ferai moi-même, car je te jure sur mon âme que jamais je ne douterai un seul instant de ton cœur, fussé-je une année entière sans te voir, sans entendre parler de toi. Et pourtant, Robert, j'aurais bien, si je le voulais, quelque raison de m'alarmer, car tu as été fiancé jadis à ta cousine Diane de Cévoles, et j'ai beaucoup entendu vanter la beauté de cette jeune fille.

— Tu t'alarmerais à tort, Aïssa. Quand eurent lieu ces fiançailles, Diane et moi

étions encore enfants, et depuis, nous ne nous sommes jamais revus, séparés d'abord par je ne sais quelles dissensions survenues entre nos deux familles, puis par cette excursion qui m'a tenu quatre ans loin de la France, et pendant laquelle ce projet a été abandonné, puisque Raoul a demandé la main de Diane; si bien que, quoique fiancés, nous pourrions nous rencontrer sans nous reconnaître.

— Je n'avais pas besoin de cette explication pour être convaincue que ton cœur est tout à moi et rien qu'à moi, Robert; tu me l'as dit, et rien au monde ne

saurait ébranler ma foi dans ta parole. Mais ton cheval est prêt, la nuit est déjà tombée depuis longtemps, la présence des routiers d'Auberticourt dans les environs rend les routes dangereuses, tu l'as dit toi-même, il faut partir sans plus tarder.

Robert prit les deux mains d'Aïssa dans les siennes et effleura sa joue de ses lèvres. Au moment d'une séparation dont il était impossible de prévoir le terme, par le temps de troubles et de violences où l'on vivait alors, la jeune fille sentit s'évanouir subitement l'énergie dont elle venait de faire preuve, et, s'abandonnant à la fai-

blesse de son sexe, elle versa quelques larmes qui tombèrent brûlantes sur la main de Robert.

— Tu pleures, Aïssa, tu pleures! s'écria celui-ci avec feu. Cette séparation qui me brise le cœur est aussi au-dessus de tes forces, n'est-ce pas? Eh bien! dis un mot, et malgré l'outrage que j'ai reçu, j'humilierai mon orgueil devant mon père, et je resterai ici; ou bien, laissant Raoul maître de tous ces biens, qu'ils soient perdus pour moi s'il le faut, et partons ensemble, partons pour ne plus nous quitter.

— Non, non, répondit Aïssa, je ne souf-

frirai pas que la passion l'emporte sur la raison. Il faut que tout s'accomplisse comme il a été convenu tout à l'heure entre nous ; pars donc, pars sans perdre un instant.

Robert insista encore, mais Aïssa fut inébranlable, et quelques instants après il franchissait le pont-levis, éclairé par les torches de sept à huit serviteurs et suivi de son écuyer Jehan qui devait l'accompagner dans ses excursions.

Aïssa le regardait descendre le sentier

tortueux de la montagne à la clarté de la lune qui de temps à autre faisait jaillir des reflets de son armure, lorsqu'elle se sentit tirer doucement par sa robe. Elle se retourna et aperçut Clochepain derrière elle.

— Damoiselle Aïssa, lui dit le petit bonhomme à voix basse, je suis bien fâché de vous déranger, mais je viens de la part de madame la comtesse qui voudrait vous parler tout de suite... ah! mais tout de suite.

— Qu'a-t-elle donc de si pressé à me dire? Le sais-tu?

— Je sais seulement qu'il s'agit d'un papier très important dont elle voudrait connaître le contenu et qu'elle ne peut lire elle-même, attendu que ses yeux... enfin elle vous attend comme elle attendrait le bon Dieu.

— C'est bien, j'y vais.

Elle jeta un dernier regard vers le bas de la montagne, puis elle se dirigea vers le corps de logis qu'habitait la comtesse.

Quand elle fut partie, Clochepain s'ap-

procha de Lorenzino, qui la regardait s'éloigner, immobile et rêveur.

— Lorenzino ! lui dit-il.

Le jeune page fit un soubresaut, comme un homme arraché à un songe.

— Ah ! c'est toi, Clochepain , lui dit-il, bonjour, je suis heureux de te voir.

— C'est possible, mais c'est un bonheur après lequel tu ne cours pas maintenant.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que moi, Clochepain, je songe toujours à dénicher des nids d'oiseau, à prendre des belettes et à attraper des chauve-souris, tandis que toi tu ne penses plus à rien de tout cela. Tu es devenu tout à coup pâle, triste et sérieux, ce qui dénote clairement que tu es malade.

— Moi, dit Lorenzino en essayant de sourire, et de quelle maladie me crois-tu atteint?

— Le nom de la maladie, je ne le sais pas, mais je ne serais pas surpris que tu l'eusses attrapée à force de regarder la belle Aïssa comme tu le faisais tout à l'heure.

— Ah! tais-toi, tais-toi, murmura Lorenzino en pâlissant encore, pas un mot de plus.

— Je ne suis pas très expert en ces matières, dit Clochepain, mais il y a dans les yeux de cette Candiote quelque chose qui me fait peur, et j'ai dans

l'idée qu'elle te portera malheur si tu t'obstines...

— Assez, assez sur ce sujet dit vivement le page en interrompant Clochepain.

— Décidément, il paraît que c'est une maladie, murmura Clochepain, et une maladie dont on ne veut pas guérir, ce qui est plus étonnant. Adieu, Lorenzino.

— Adieu, Clochepain. Tu retournes chez ton oncle?

IX

Aïssa la Candiote.

Lorsqu'Aïssa se présenta chez la comtesse, celle-ci, d'ordinaire si calme et si résignée, était en proie à une fièvre d'impatience qui ne lui permettait pas de rester un instant en place. Puisant une force

IX

Aïssa la Candiote.

Lorsqu'Aïssa se présenta chez la comtesse, celle-ci, d'ordinaire si calme et si résignée, était en proie à une fièvre d'impatience qui ne lui permettait pas de rester un instant en place. Puisant une force

factice dans une surexcitation morale, elle s'était levée de son fauteuil, malgré sa faiblesse, et elle allait sans cesse de la fenêtre à la porte, regardant si la jeune fille traversait la cour, puis revenant écouter si elle l'entendait gravir les degrés de l'escalier.

— Enfin vous voilà! s'écria-t-elle avec explosion, lorsqu'elle la vit entrer; oh! venez, venez!

— Je suis toute à vous, madame la comtesse, vous le savez, lui dit Aïssa avec

calme, comptez donc sur moi pour tel service que vous voudrez me demander ; mais de grâce, asseyez-vous d'abord et calmez cette exaltation qui m'inquiète.

— Oh ! rassurez-vous, c'est le bonheur, ce n'est pas dangereux ; je m'assieds pour ne pas vous contrarier, mais je suis forte maintenant, toute ma faiblesse a disparu comme par enchantement.

— Mais que vous est-il donc arrivé de si heureux, madame ?

— Oh ! lisez, lisez d'abord, dit la com-

tesse en lui donnant le papier apporté par Clochepain, je vous dirai tout ensuite.

Aïssa prit le papier, jeta un long regard sur la comtesse comme pour s'assurer qu'elle n'était pas frappée de folie, puis elle lut lentement et à haute voix :

« Moi, chevalier de Tressac... »

— Chevalier de Tressac ! s'écria la comtesse en se frappant le front avec une joie qui tenait du délire ; oh ! c'est bien cela. Continuez ! continuez !

Aïssa poursuivit sa lecture :

« Moi, chevalier de Tressac, atteint d'une blessure mortelle et au moment de paraître devant Dieu, qui me jugera dans quelques heures, je déclare que j'ai menti odieusement le jour où, découvert par le comte de Fenestrange dans son château, j'ai osé dire que j'y étais du consentement de la comtesse de Fenestrange, sa femme. C'est Gauthier qui m'avait introduit dans ses appartements, et c'est de lui encore que j'avais reçu l'anneau que je montrai au comte comme preuve de mon bonheur et de sa honte. »

— Il y a cela ! Vous ne vous trompez pas, il y a bien cela ? s'écria la comtesse.

— Je ne change pas un mot à ce que contient cette lettre, répondit Aïssa, et les caractères en sont trop lisibles pour que je fasse erreur.

— Je reconnais là votre main toute puissante, ô mon Dieu, murmura la comtesse en levant les yeux au ciel ; merci, Seigneur ! merci ; vous me retirez de l'abîme de misère et d'opprobre où j'allais périr.

— Je poursuis, reprit la Candiote.

— Allez, Aïssa, allez, j'écoute.

Aïssa continua de lire

« Je déclare que j'ai fait ce mensonge dans un esprit de haine et pour tirer vengeance du comte de Fenestrange, qui s'étant épris de la veuve du sénéchal de Vernon, que j'aimais depuis longtemps, l'avait emporté sur moi dans le cœur de cette dame. J'ajoute que je pris cette résolution le jour où j'appris que ladite dame allait être bientôt mère du fait du comte.

» Je fais tous ces aveux, poussé par le remords qu'ont excité dans mon cœur les révélations que je viens d'entendre de la bouche même de Gauthier, mon complice dans la comédie infâme jouée par moi au château de Fenestrange. J'espère que cette déclaration rendra à la pauvre victime le bonheur et l'estime de tous, qu'elle n'eût jamais dû perdre, et à moi le pardon de Dieu.

» Le chevalier de Tressac. »

— C'en est fait, c'en est fait, Aïssa, mes malheurs sont finis, dit la comtesse en

pressant avec force les mains de la jeune fille, le comte se rendra à l'évidence de cette preuve, et il reconnaîtra mon innocence devant tous.

— Ce n'est pas tout encore, dit Aïssa, dont le sangfroid restait inaltérable devant cette immense émotion ; au bas de cette lettre, je vois quelques lignes tracées par une autre main.

— Lisez-les, de grâce !

Aïssa lut ces lignes, les mêmes qui

avaient été dictées à Clochepain par Gauthier. Celui-ci, le lecteur s'en souvient, annonçait à la comtesse qu'après avoir obtenu du chevalier de Tressac la rétractation de sa calomnie, il lui restait à accomplir l'autre moitié de sa tâche, c'est-à-dire à reporter son dévouement sur une *innocente créature*, victime comme elle d'une terrible fatalité.

— Vous ne comprenez rien à tout cela, n'est-ce pas ? dit la comtesse dont les traits rayonnaient d'une joie céleste, je vais tout vous expliquer.

— Je connais une partie de cette his-

toire, répondit Aïssa, celle qui se rapporte à la présence du chevalier de Tressac dans vos appartements, à la calomnie infâme qu'il osa diriger contre vous, et à laquelle, pour mon compte, je n'ai jamais voulu ajouter foi, avant même d'être éclairée par les aveux que contient la lettre de ce chevalier. Mais ce que je ne comprends pas, je l'avoue, c'est la dernière ligne de la lettre de ce Gauthier, c'est cette phrase dont je cherche vainement à pénétrer le sens : « Il me reste à accomplir la moitié de ma tâche. »

— Vous ne connaissez encore que la

partie la moins douloureuse de ma vie, dit la comtesse; je vais vous confier le reste : alors vous comprendrez ce qu'il y a d'obscur pour vous dans cette phrase de Gauthier et vous saurez au juste à quel point j'ai été malheureuse.

La jeune fille s'assit sur un escabeau placé à côté de madame de Fenestrange, s'accouda sur le bras de son fauteuil et se mit à écouter avec une attention sérieuse.

La comtesse reprit :

— Un mois après cette horrible histoire

du chevalier de Tressac, c'est-à-dire un an, jour pour jour, après la naissance de Robert, je mettais au monde un second fils, qui fut baptisé sous le nom de Raoul. Le comte me le laissa trois mois environ; puis, sous prétexte que l'enfant pouvait se ressentir du mauvais état de ma santé, qui s'altérait de jour en jour par la vie de honte et d'isolement que l'on me faisait subir, il me le reprit, le confia aux soins d'une nourrice, et, malgré mes prières et mes larmes, jamais depuis il ne me fut permis de le revoir. Je vivais ainsi depuis cinq années, seule, toujours seule, privée de la présence et des caresses de mes enfants, lorsqu'un jour je vis avec une ex-

trème surprise Gauthier pénétrer dans ma chambre ; car il était défendu à aucun des serviteurs du château de m'approcher. Aussitôt entré, il ferma la porte avec précaution, puis se jeta à mes pieds et me fit en pleurant l'aveu de la faute dont il s'était rendu coupable, s'accablant lui-même de malédictions, mais, me jurant sur son salut éternel, qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'eût trouvé le chevalier de Tressac et rapporté la preuve de mon innocence. « Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il ensuite, mes torts envers vous sont autrement graves que vous ne le pensez ! » Je le pressai de s'expliquer, et il m'apprit alors que le comte, mon époux, ayant des soup-

çons sur la légitimité de mon dernier enfant, lui avait donné une somme, à lui, Gauthier, pour le transporter bien loin, hors de France, et mettre en sa place le fils qu'il avait eu de la veuve du sénéchal de Vernon, et qui était né à peu près à la même époque que Raoul. Vous pouvez vous faire une idée de mon désespoir à cette affreuse nouvelle. Gauthier, effrayé de ma douleur, me demandait grâce avec des sanglots...

« — Eh bien, oui, lui dis-je, je puis te pardonner, mais à une condition.

» — Laquelle? s'écria-t-il, dites-la, et

quelle qu'elle soit, je vous jure de la remplir.

» — Tu vas m'aider à m'évader du château et tu me conduiras au pays où tu as porté cet enfant. »

Gauthier me fit observer que c'était fort loin d'ici, dans un petit village situé sur la frontière d'Allemagne ; mais j'insistai et il n'hésita plus à m'obéir.

La nuit suivante, nous quittions Fenes-

trange, et quinze jours après, nous entrions, brisés de fatigue, dans le village où avait été déposé mon enfant. J'avais pris toutes mes mesures pour le ramener à Fenestrange, pensant le confier à quelque paysan des environs, chez lequel je serais allé l'embrasser de loin en loin. Je cours chez les braves gens auxquels l'avait remis Gauthier, je le trouve, je le serre dans mes bras, ivre de joie, folle de bonheur; mais comme j'allais l'emporter, un homme paraît au seuil de la chaumière et m'arrache mon fils; cet homme, c'était le comte de Fenestrange qui m'avait épiée, qui m'avait suivie! Je tombai évanouie... Quand je revins à moi, j'étais avec lui

dans une voiture qui nous reconduisait en France, et mon enfant n'était plus là. Je me jetai aux genoux du comte en lui criant : Mon enfant! mon enfant!

« — Votre enfant, me répondit-il avec dureté, n'y pensez plus ! car ni vous ni votre complice ne pourriez le retrouver, et moi-même je ne saurais dire où il est maintenant. »

— Il l'avait perdu ?

— Je le crus. Oh ! mais c'est impossi-

ble. C'était pour m'ôter jusqu'à la pensée de le chercher! Il sait où il est, il me le dira.

Il se fit un long silence, pendant lequel Aïssa parut tout à fait absorbée dans ses réflexions.

— Ainsi, dit-elle enfin, Raoul, qui porte ici le nom et se pare des priviléges d'un Fenestrange, Raoul est un bâtard! Il vole la la moitié de ses droits et de sa fortune à Robert, qui pourrait le faire chasser comme un valet!

— Oui, dit la comtesse, le vrai Raoul de Fenestrange, celui auquel appartiennent les droits et les priviléges usurpés par celui-ci, c'est l'enfant perdu, errant et vagabond à l'heure qu'il est peut-être, mais que le comte n'hésitera pas à vouloir posséder près de lui dès qu'il saura la vérité. J'ai hâte de voir chasser cet étranger qui n'est rien ici... Mon Raoul à moi, mon Raoul seul a droit de porter avec Robert le nom de Fenestrange.

— En effet, celui-là seul a des droits réels égaux à ceux de Robert ; et s'il reparaissait, si le comte vous pardonnait une faute

qui n'a jamais existé que dans son imagination...

Aïssa se tut et poursuivit seule le fil de sa pensée.

— Oh! mais il faut que le comte vienne, qu'il vienne à l'instant même! s'écria la comtesse.

Elle frappa un coup sur le timbre.

Marthe parut.

— Marthe, lui dit-elle, courez dire à M. le comte que je le prie de se rendre

ici à l'instant même; dites-lui qu'il y va pour lui du plus grand intérêt de sa vie, et qu'il ne saurait trop se hâter.

Marthe s'éloigna pendant qu'Aïssa murmurait tout bas, les yeux fixés sur la comtesse :

— Raoul, un bâtard! un étranger! et Robert que j'aime, Robert dont je suis aimée, serait le seul maître ici! seul il possèderait cette puissance infinie et ce beau nom de Fenestrange qui peuvent lui ouvrir un avenir si glorieux, si splendide!

Puis s'adressant tout à coup à la comtesse :

— Mais, lui dit-elle d'une voix brève et rapide, la preuve, la preuve de tout cela, le comte va vous la demander; l'avez-vous?

— Oh ! oui, dit la comtesse en la regardant avec un sourire de joie triomphante, j'ai cette preuve et je vais vous la montrer.

Une ardeur fiévreuse éclata tout à coup dans les yeux de la Candiole; mais elle

se contint avec une énergie surhumaine, et attendit, calme et impassible au dehors.

La comtesse de Fenestrange s'approcha d'une vierge de bois sculptée dans un angle du mur, tira une petite case très habilement dissimulée dans la base de la statuette, et y prit un papier plié en quatre, dont les coins étaient tout jaunes et usés par le temps.

— Tenez, dit-elle à Aïssa, lisez.

La jeune fille déplia le papier avec précaution et le lut à voix basse. C'était la

déclaration de Gauthier constatant la substitution qui avait été faite, avec son concours, du bâtard de la sénéchale de Vernon au fils légitime de la comtesse. Cette déclaration était signée par l'ancien curé du village de Fenestrange, qui attestait l'avoir écrite à la pressante sollicitation de Gauthier.

— Vous le voyez, dit la comtesse en étendant le bras vers elle, il n'y a point d'équivoque, point de doute possibles.

— Oui, tout cela est clair, répondit la Candiote.

— Le droit du fils légitime est établi par ces pièces de façon à déjouer toutes les intrigues, toutes les haines. Le comte lui-même sera heureux d'apprendre une vérité qui lui rend à la fois le repos et l'honneur ! Il sait, lui, il doit savoir où est notre fils. Une fois certain de mon innocence, il le fera revenir, il lui tendra les bras, et Raoul l'intrus, cet étranger paré d'un nom qui n'est pas le sien, celui-là sortira d'ici pour n'y plus rentrer.

— Et, ajouta froidement Aïssa, dans le cas où le vrai Raoul ne se retrouverait pas?...

— Oh! il se retrouvera ! car Gau thier,

Gauthier lui-même ne m'annonce-t-il pas qu'il va tout faire pour découvrir sa retraite ?

— Mais dans le cas où il n'existerait plus ?...

— Ne dites pas cela... il existe. Oh ! il existe, mon Dieu ! n'est-ce pas !

— Enfin il faut tout supposer — et dans ce cas, c'est Robert, Robert que vous aimez tendrement aussi, madame la comtesse, qui hériterait de tous les biens, qui jouirait de tous les honneurs, qui entrerait en possession de tous les priviléges attachés au nom de Fenestrange...

Et pour la première fois, depuis tout le cours de cette scène, Aïssa, en parlant ainsi, se laissa aller à une sorte d'enthousiasme ardent et passionné qui sembla l'entraîner malgré elle.

— Je suis si heureuse, s'écria la comtesse avec l'accent du bonheur, je suis si heureuse que je veux tout espérer. Voir mes deux fils près de moi, les serrer tous deux sur mon cœur, mais ce sera une joie à faire envie aux anges! Ah! dites-moi, Aïssa, vous qui avez pleuré sur mes douleurs, dites-moi donc que cette consolation ne me sera pas refusée!

— Je l'espère comme vous, dit Aïssa.

— Mon Dieu ! reprit madame de Fenestrange en joignant les mains avec ferveur et en les élevant vers le ciel ; mon Dieu, faites que toutes ces preuves réunies portent la lumière dans l'âme de mon époux ! Eclairez-le d'un rayon de votre sainte divinité, Seigneur, afin que tous les nuages se dissipent et qu'il rende à l'enfant déshérité les caresses de sa mère !

Elle s'arrêta subitement, prêtant l'oreille à un bruit qui venait de l'escalier.

— On monte... C'est lui ! c'est le comte Vous allez lui lire tout cela, n'est-ce pas, Aïssa ?

Aïssa ne répondit pas.

Son front s'assombrit tout à coup ; elle jeta sur la comtesse un regard étrange ; puis, s'approchant doucement de la vierge sculptée, elle glissa dans la niche de chêne qui l'encadrait les papiers qu'elle venait de lire.

Au même instant, la porte s'ouvrit brus-

quement et le comte de Fenestrange parut.

— Vous avez désiré me parler, madame, dit-il à la comtesse, me voilà, que me voulez-vous ?

— Ce que je veux, monsieur le comte, répondit celle-ci avec un mélange de douceur et de dignité, je veux vous dire que je vous pardonne les vingt années de tortures que m'avez infligées, et vous reconnaîtrez, je l'espère, qu'il y a quelque générosité dans ce pardon, car je vous l'ac-

corde au moment même où vous allez acquérir la preuve évidente de mon innocence et de votre injustice.

— Eh quoi, madame, dit le vieillard d'un ton incrédule, vous avez attendu vingt ans pour faire valoir des preuves que vous dites si convaincantes! Avouez que j'ai lieu d'être au moins fort surpris d'une patience aussi merveilleuse.

— Je conçois votre incrédulité, et peut-être ne pourrais-je m'en défendre à votre place, répliqua la comtesse; mais Aïssa va

vous lire une lettre du chevalier de Tressac...

A ce nom le comte tressaillit et devint tout pâle.

— Oh! cet homme n'est plus digne d'exciter votre colère. Il a éte bien coupable, envers nous tous, mais il a essayé de racheter son crime, et, à ce titre, moi qui devrais être pour lui la plus inexorable, puisque c'est moi qui ai le plus souffert de ce crime, moi, monsieur le comte, je vous demande pour lui l'indulgence que Dieu

lui-même accorde au pécheur repentant.

— Plus je vous écoute, dit le comte, et moins j'entrevois...

— La lettre dont je vous parle a été écrite par le chevalier de Tressac sur le bord de la tombe, où, quelques jours après, il dormait du sommeil éternel. Aïssa la connaît, Aïssa va vous la lire, et alors, croyez-en cette sérénité de nos anciens jours qui renaît sur mon visage, croyez-en le serment que j'en fais devant Dieu, alors,

monsieur le comte, tous vos doutes seront dissipés; il n'y aura plus place dans votre cœur pour le soupçon.

Cette allocution, dont la solennité avait quelque chose d'imposant qui eût frappé les âmes les plus indifférentes, fut suivie d'un silence de quelques secondes.

C'était naturellement à la Candiote à le rompre la première, et comme elle se taisait :

— Voyons, Aïssa, dit le sire de Fenes-

trange à la jeune fille, puisque la comtesse vous a fait confidence d'une histoire qui n'eût jamais dû passer par ses lèvres, parlez, lisez-moi cette lettre qui, au bout de vingt années d'erreurs, doit ouvrir subitement mes yeux à la vérité et mon cœur au repentir.

Aïssa qui, à l'entrée du vieillard, s'était placée derrière le fauteuil de la comtesse, secoua tristement la tête et posa le doigt sur son front pour lui faire comprendre que la pauvre femme ne savait plus ce qu'elle disait, et que son esprit divaguait complètement.

Le comte haussa les épaules et fit un pas vers la porte.

— Monseigneur, s'écria la comtesse, mais vous ne m'entendez donc pas? Je vous dis que le chevalier de Tressac avoue qu'il s'est rendu coupable d'une calomnie infâme en déclarant que j'étais sa maîtresse, et que c'est Gauthier, son complice dans cette odieuse affaire, qui m'a rapporté cette lettre de la Terre-Sainte, où est mort le chevalier. Gauthier lui-même y a ajouté quelques mots qui donnent plus de force encore à la déclaration de cet homme. Oh! mais ce que je vous dis là, c'est la

vérité pure, monsieur le comte! Aïssa va vous remettre ces papiers et vous verrez que je ne vous en impose pas.

Les paroles de la comtesse avaient un accent de conviction dont le comte se sentit ébranlé.

— Voyons, Aïssa, dit-il, que dois-je croire?

Pour toute réponse, la Candiote jeta sur la comtesse un regard plein d'une douce

pitié, puis elle leva douloureusement les yeux au ciel, croisa ses bras sur sa poitrine et demeura immobile.

— Aïssa, dit la comtesse en se tournant vers la jeune fille, lisez donc cette lettre à mon époux, ou plutôt remettez-la lui, afin qu'il la lise lui-même.

— Eh bien, Aïssa, reprit à son tour le comte se laissant aller à l'espoir d'une rehabilitation qu'il eût achetée au prix de sa propre vie.

Aïssa ne pouvait reculer davantage; il fallait jeter le masque au loin et se montrer à découvert; elle n'hésita pas.

— Hélas! monsieur le comte, dit-elle avec le plus grand calme; que voulez-vous que je vous réponde? Ne comprenez-vous pas que vingt années de souffrance et d'isolement ont éteint la raison dans l'âme de cette pauvre femme.

— Que veut-elle dire? murmura la comtesse en observant Aïssa d'un air de stupéfaction profonde.

— Alors, dit le comte, ces papiers précieux, ces déclarations authentiques de Gauthier et du chevalier de Tressac, ces preuves d'où son innocence doit ressortir si évidente, si palpable, et qu'elle prétend vous avoir montrées tout à l'heure !...

La comtesse attendit la réponse de la Candiote en la dévorant du regard.

— Ces lettres, ces papiers n'ont jamais existé que dans son imagination en délire, répondit Aïssa froide et impassible ; elle ne m'a rien remis, et je ne sais

pas plus que vous ce que cela signifie.

Madame de Fenestrange était anéantie, stupide d'étonnement.

— Mon Dieu! mon Dieu! balbutia-t-elle en passant sur son front contracté ses doigts blancs et amaigris, que dit-elle donc?

Elle fut tirée de sa stupeur par les pas du comte, qui avait déjà atteint la porte et allait disparaître.

Alors elle jeta un cri perçant, s'élança d'un bond jusqu'aux pieds du comte, et s'enlaçant à ses genoux :

— Non, non! s'écria-t-elle, vous ne partirez pas! Je vous dis que je suis innocente, que la preuve est là, écrite dans la lettre que vient de me lire Aïssa ; je vous dis que cette jeune fille est une misérable créature gagnée par mes ennemis ; que ces papiers, elle les a cachés ! Cherchez-les, vous les trouverez sur elle.

— Allons, madame, votre esprit s'égare

tout à fait ; laissez-moi, dit le comte en la repoussant. Comment douter de votre folie, quand vous prenez pour une ennemie mortelle la seule personne qui ait osé vous témoigner ici quelque intérêt?

— Mais je vous répète qu'elle a menti ! s'écria la comtesse hors d'elle-même; pourquoi? je ne sais, mais elle a menti effrontément, car cette lettre, elle vient de me la lire et l'a cachée quelque part, dans ses vêtements sans doute!

Le comte fit un nouvel effort pour se dégager de l'étreinte de sa femme.

— Mon Dieu! mon Dieu! vous m'abandonnez donc! s'écria-t-elle à bout de forces et de courage; vous m'abandonnez après avoir fait luire à mes yeux l'espoir d'un bonheur que j'avais acheté par tant d'années de tortures!... Que votre volonté s'accomplisse! Quant à vous, Aïssa, vous qui venez d'arrêter tout à coup la vie dans mon cœur, vous en qui j'avais mis mon espérance et qui me perdez par une trahison infâme, je vous maudis et j'appelle sur votre tête toute la colère de Dieu. Grâce à vous, l'enfant aura été privé de sa mère; il sera sans famille, il ira errant et misérable par le monde..... ah! soyez maud...

La voix s'arrêta dans son gosier ; mais sa bouche, pleine d'une douleur éloquente, semblait encore lancer l'anathème sur celle dont l'incompréhensible cruauté venait de détruire à jamais le seul espoir de sa vie.

Elle fit un suprême effort pour prononcer encore un mot, mais toute son énergie s'était brisée dans ce choc terrible : elle tomba brusquement à genoux ; puis, sa tête alla se heurter contre les pieds du comte, et elle ne bougea plus.

Alors celui-ci se baissa vers elle, posa

la main sur son cœur, et voyant qu'il avait cessé de battre, il se releva, pâle comme un fantôme, et sortit en balbutiant d'une voix altérée :

— Oh ! l'horoscope d'Olivarius ! Elle d'abord, moi ensuite, puis le nom de Fenestrange ! Tout, tout disparaîtra.

Restée seule, Aïssa demeura longtemps absorbée dans ses pensées. Enfin, elle alla prendre dans la niche de la Vierge les papiers qu'elle y avait cachés et se dirigea ensuite vers la porte ; là, elle tressaillit en

apercevant le corps de la comtesse étendu en travers du seuil. Elle le contempla quelques instants, puis elle murmura d'une voix sombre :

— L'intérêt de Robert l'exigeait! Et, d'ailleurs, qui eût pu prévoir un tel résultat!

Au moment de sortir, il lui sembla entendre comme un soupir du côté de la cheminée.

Elle frissonna légèrement.

— Serait-ce son ame qui s'envole? dit-elle.

Elle demeura quelques instants les regards fixés sur le même point, comme pour braver ce qui eût effrayé tout autre qu'elle; puis, n'entendant plus rien, elle sortit.

Un instant après, la plaque de la cheminée tournait sur elle même et Clochepain s'élançait de nouveau dans la chambre.

— Cornebœuf! comme dit mon oncle

Guiscard, s'écria-t-il, en voilà une femme que cette Candiote ! Qui aurait jamais pensé cela ! Une créature si jeune et si jolie ! Je disais bien à Lorenzino qu'il fallait se défier d'elle. Si j'allais lui raconter tout ce que j'ai entendu ! Ça le ferait réfléchir et ça le guérirait peut-être de sa maladie. Oui, mais, ajouta-t-il en se grattant la tête, la Candiote est fine et habile, elle verrait un changement, elle lui arracherait son secret, lui prouverait que j'en ai menti, l'ensorcellerait plus que jamais et, quant à moi...

Un frisson lui passa des pieds à la tête.

— Quant à moi, répéta-t-il, mon affaire serait mauvaise, ayant sur le dos une femme de cette trempe-là.

Il réfléchit quelques instants.

— Allons, allons, dit-il enfin, le plus prudent est de ne rien dire ni à Lorenzino, ni à qui que ce soit, du moins quant à présent. Mais je n'aperçois pas la comtesse ; ils l'ont donc emmenée ; c'est probable. Allons, la nuit est venue, on ne me verra pas, je puis m'en aller par le chemin de tout le monde.

Il marcha du côté de la porte ; mais là il s'arrêta tout court à l'aspect de la comtesse étendue sur le carreau.

— Ah ! pauvre femme, dit-il, elle est sans doute évanouie, je vais tâcher de la mettre dans son fauteuil, en attendant qu'on vienne la secourir.

Clochepain se baissa vers la comtesse dans cette louable intention ; mais, à l'aspect de ses traits, dont un rayon de lune rendait la pâleur effrayante, au contact de

sa chair molle et glacée, il jeta un cri de stupeur, fit un bond en arrière et s'élança tout tremblant du côté de la cheminée, par laquelle il disparut complétement.

Deux jours après cette catastrophe, dans la soirée qui suivit l'enterrement de la comtesse de Fenestrange, cérémonie à laquelle avaient seulement assisté quelques seigneurs du voisinage et les gens du château, le comte de Fenestrange, atteint d'un mal subit dont il ne pouvait lui-même déterminer la nature, se mit au lit en recommandant expressément qu'on ne

laissât pénétrer dans sa chambre personne autre que son astrologue, maître Olivarius.

Celui-ci passa la nuit entière près de son seigneur et ne le quitta qu'au point du jour pour se rendre à son observatoire, où il devait se livrer aux plus savantes expériences et en rapporter le résultat au comte dans la matinée.

Vers midi, maître Olivarius, trouvant son travail complet et satisfaisant, se rendit à l'appartement du sire de Fenes-

trange, accompagné du capitaine des archers, qui avait quelques ordres à demander pour le service du jour. Ils entrèrent ensemble, et voyant les rideaux du lit entièrement clos, ils pensèrent que le comte dormait, et attendirent patiemment qu'il s'éveillât.

Ils demeurèrent ainsi, assis et immobiles en face l'un de l'autre pendant deux heures; enfin le capitaine, moins patient que l'astologue, s'approcha doucement du lit, entr'ouvrit les rideaux et se pencha vers le comte pour savoir s'il dormait ou s'il était éveillé.

— Ah! miséricorde! s'écria-t-il tout à coup.

— Quoi donc? demanda tranquillemen l'astrologue.

— Que Lucifer m'étrangle si monseigneur n'est pas mort! dit le capitaine en se laissant tomber sur un siége.

Maître Olivarius s'approcha à son tour du comte, prit ses deux mains dans les siennes, appliqua l'oreille sur son cœur,

se releva après cette épreuve, aussi calme et aussi tranquille que s'il se fût livré à quelque expérience scientifique, puis le regarda encore une fois très attentivement.

— Je l'avais prédit, cela ne pouvait manquer, dit-il enfin avec un accent qui trahissait plus d'orgueil que de douleur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des chapitres du premier volume.

—

Pages

DEUXIÈME PARTIE.

Le château de Fenestrange.

CHAP.	I.	L'auberge.	5
—	II.	Briquet.	53
—	III.	Clochepain.	87
—	IV.	Le vieux seigneur.	111
—	V.	Une leçon.	143
—	VI.	L'hommage.	167
—	VII.	La comtesse de Fenestrange. . . .	195
—	VIII.	Le fils chassé.	229
—	IX.	Aïssa la Candiote.	261

Fin de la table du premier volume.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN.

